

LE PLAISIR des *Heures*

Nos collaborateurs ont lu...

- *Les Heures*, de Fernand Ouellette/D-1
- *Un oiseau vivant dans la gueule*, de Jeanne-Mance Delisle/D-2
- *Renaissance en Paganie*, d'Andrée Ferretti/D-3
- *Marcher dans Outremont ou ailleurs*, de Paul Chamberland/D-3
- *La Lettre et la voix de la « littérature » médiévale*, de Paul Zumthor/D-4
- *Robert Musil, l'homme au double visage*, de Marie-Louise Roth, et *Robert Musil. Lettres*, présentées et traduites par Philippe Jaccottet/D-4
- *Sofka*, d'Anita Brookner/D-5
- Les dernières parutions en livre de poche/D-5
- *Guyane pour tout dire*, du poète, romancier et politique guyanais Serge Patient/D-6
- *Papiers collés I*, de Georges Perros/D-6
- Des guides de voyages sur Venise, Paris, les auberges et hôtels de la campagne française/D-6
- *J'aime les rosiers*, de René Pronovost/D-6
- *La Politique étrangère des États-Unis de Truman à Reagan*, de Simon Serfaty/D-7
- *Une collaboration renouvelée. (Le Québec et ses partenaires dans la Confédération)*, de Peter M. Leslie/D-7
- *Louis XII*, de Bernard Quillet/D-7
- *La Nudité humaine*, de Jean Brun/D-8

Montréal, samedi 13 juin 1987

La revue *Relations*, témoin de l'évolution de la société québécoise depuis 1941

MARIE LAURIER

« ILS SONT fous, ces gens de *Relations* ! », disait à la blague l'un de ses plus colorés collaborateurs, le jésuite Julien Harvey, à l'occasion d'une fête soulignant le 10e anniversaire du père Albert Beaudry à la tête de la revue.

Si c'est être fou que de paraitre sans interruption depuis 46 ans, que d'aborder des dossiers chauds et brûlants d'actualité — peine de mort, homosexualité, féminisme, libre-échange, maladies industrielles, etc. —, d'avoir dit « Oui » au référendum, au risque de perdre des abonnés, hélas ! de persévérer contre vents et marées dans le tumulte des crises constitutionnelle, religieuse, sociale ou autres, et, de surcroît, d'avoir récemment nommé une femme, religieuse il est vrai, rédactrice en chef en la personne de soeur Gisèle Turcot. Eh bien oui ! ils sont fous, mais d'une folie sérieuse, audacieuse, conséquente avec les enjeux qu'ils poursuivent.

Le père Harvey signalait dans son « topo » qu'en effet *Relations* est une revue qui prend le parti des pauvres dans un pays riche, une revue chrétienne dans un pays sécularisé, une revue sérieuse dans un pays qui ne lit plus que la télévision, une revue à tentations socialistes dans un milieu qui dérive à droite avec enthousiasme, et une revue féministe qui a été rédigée pendant ses 30 premières années par un club de vieux garçons. [...] Et pourtant, nous avons été reconnus comme d'utilité

publique une fois encore », poursuivait-il en rappelant les conclusions d'un colloque international tenu à Rome récemment par les jésuites sur leurs activités sociales, politiques et économiques. Ce que devait confirmer, d'ailleurs, le père Jean-Marie Archambault, supérieur provincial des jésuites au Canada français, dans un message d'appréciation à l'équipe de *Relations*, depuis Rome.

Les quelque 530 numéros de *Relations* forment sans contredit une impressionnante rétrospective de l'évolution du Québec depuis plus de 45 ans. Albert Beaudry retrace par LE DEVOIR le contexte dans lequel le périodique a vu le jour. « En 1941, c'était la guerre et les revues françaises n'arrivaient plus au Québec. Des jeunes de l'École nationale d'action populaire, centre de recherche et d'analyse dirigé par le père Papin Archambault, fondent *Relations*, une revue dans laquelle ils pourront s'exprimer sur les principales questions sociales de l'heure. Ils le font avec d'autant plus de mordant et d'à-propos qu'à cette époque, on assistait à la naissance d'une sérieuse prise de conscience sur le syndicalisme, les coopératives, l'industrialisation, entre autres, problèmes qui ne trouvaient pas beaucoup d'écho. » *Relations* devient donc un laboratoire d'idées et de réflexions que d'éminents jésuites — les Jean-d'Auteuil Richard, Émile Bouvier, Jacques Cousineau, Richard Arès, Irénée Desrochers, Robert Toupin, pour ne nommer que ceux-là — et de nombreux collaborateurs laïcs imprègnent

ront de leur personnalité et de leur talent de communicateurs, en conformité avec les principes de la foi enseignés par l'Église catholique.

Cette quête de la justice sociale, notamment pour les plus démunis de la classe laborieuse, prendra une allure dramatique au moment où *Relations* dénonce les ravages de la silicose à Saint-Rémi-d'Amherst (petit village de 160 familles situé à quelque 120 kilomètres au nord-ouest de Montréal) dans un dossier-choc où l'on déplore les conditions de travail inhumaines des ouvriers. En éditorial, le directeur Jean-d'Auteuil Richard écrit : « La maladie dont meurent les ouvriers de Saint-Rémi, la silicose, fait des ravages dans tous les pays où l'industrie a connu quelques développements. Dans plusieurs pays, l'opinion publique a forcé les patrons et les gouvernements à prendre de mesures efficaces de prévention et de secours. » La revue consacre toute une page à la nomenclature des « Canadiens français » de Saint-Rémi « morts de silicose et sacrifiés à la stupidité humaine. » (Un problème de santé et de sécurité au travail qui rebondira l'année suivante à Asbestos.)

Cette affaire, reprise et abondamment commentée par LE DEVOIR et les autres médias, fait beaucoup de bruit dans Landernau : le premier ministre Duplessis est furieux, lui qui songeait justement à attirer des capitaux américains dans l'Ungava. L'équipe de la revue vit alors des heures sombres et devra payer le prix de son audace : des pressions s'exercent de la part des autorités



Photo Jacques Grenier

Soeur Gisèle Turcot et le père Albert Beaudry, jésuite, de *Relations*.

politiques et religieuses sur les rédacteurs concernés ; la revue est contrainte de se rétracter et son directeur est exilé à Saint-Boniface...

L'équipe se remet lentement mais sûrement de cette affaire et n'en continue pas moins d'observer l'évo-

lution de la société québécoise en traitant de tous les sujets et de toutes les crises qui l'agitent : les événements d'Octobre, le référendum, la montée du féminisme, la désaffection de la pratique religieuse, la visite du pape Jean-Paul II, le libre-

échange, la récession, le chômage : bref, tout est prétexte à alimenter l'analyse et la réflexion des rédacteurs dont la cuvée se renouvelle sans cesse.

Suite à la page D-8

Artex: une entreprise unique au monde

Le « Catalogue des catalogues » permet de retrouver des expositions remontant à 1965

VÉRONIQUE ROBERT
collaboration spéciale

P ARMI les studios et les coopératives que la faune des artistes et des intellectuels d'avant-garde a coïncés sur la « Main » depuis quelques années, entre les marchés de viande cachère et les boutiques de jeans, il y a, au 3575, une entreprise para-artistique probablement unique au monde : Artex.

Artex est un organisme sans but lucratif, fondé en 1980, qui recueille et distribue des catalogues d'expositions et des revues portant surtout sur l'art canadien contemporain, mais aussi sur une sélection de sujets européens. Depuis son bureau lumineux, sis à côté d'un fourreur, au

troisième étage rénové de cette ancienne bâtisse, Artex fournit quatre types de services : une librairie, un centre de documentation, un service de distribution par la poste et un bureau de production de catalogues et de livres.

Artex est probablement unique au monde parce que, en Europe, les centres de documentation et de distribution ne sont pas rattachés. Au Canada, l'entreprise se rapprochant le plus d'Artex est *Art Métropole*, à Toronto, qui s'occupe surtout de publier des livres d'artistes.

Artex a été fondé il y a sept ans par trois Montréalaises, les artistes Angela Grauerholz et Anne Ramsden, et Francine Périnet, historienne d'art. Lorsque cette dernière a été nommée au Conseil des arts du Canada en 1982, elle a été remplacée

par Lesley Johnstone, historienne d'art également.

« Les fondatrices se sont rendu compte que les catalogues d'art ne circulaient pas après les expositions », dit Mme Johnstone, qui gère la librairie et le service de distribution. « Grâce aux photographies et aux documents qu'ils contiennent, les catalogues offrent un type d'information qu'on ne trouve pas dans les magazines d'art. »

Artex s'est rapidement rendu indispensable : 90 % de son stock n'est pas disponible en librairie. L'année dernière, les ventes se sont chiffrées à \$ 75,000, revenu qui s'est ajouté aux \$ 75,000 que la société reçoit du Conseil des arts et aux \$ 18,000 que lui octroie le ministère des Affaires culturelles. Sa clientèle de bibliothèques, de galeries, de musées, d'institutions

et d'individus s'est développée à un tel rythme qu'on a mis sur pied, il y a deux ans, un système de classification de données par ordinateur.

Depuis ses débuts modestes grâce à une bourse du programme « Explorations » du Conseil des arts et à un personnel bénévole à temps partiel, Artex a pris une expansion qui justifie maintenant l'emploi d'un administrateur à plein temps et de plusieurs adjoints à temps partiel. L'organisme espère pouvoir embaucher bientôt un bibliothécaire qui poursuivra la mise en train du programme informatisé. En plus de classer ses documents d'après le nom des artistes, Artex les indexe suivant des thèmes allant de « la subjectivité dans le post-modernisme » au féminisme, en passant par le genre, à sa-

voir peinture, sculpture ou installation.

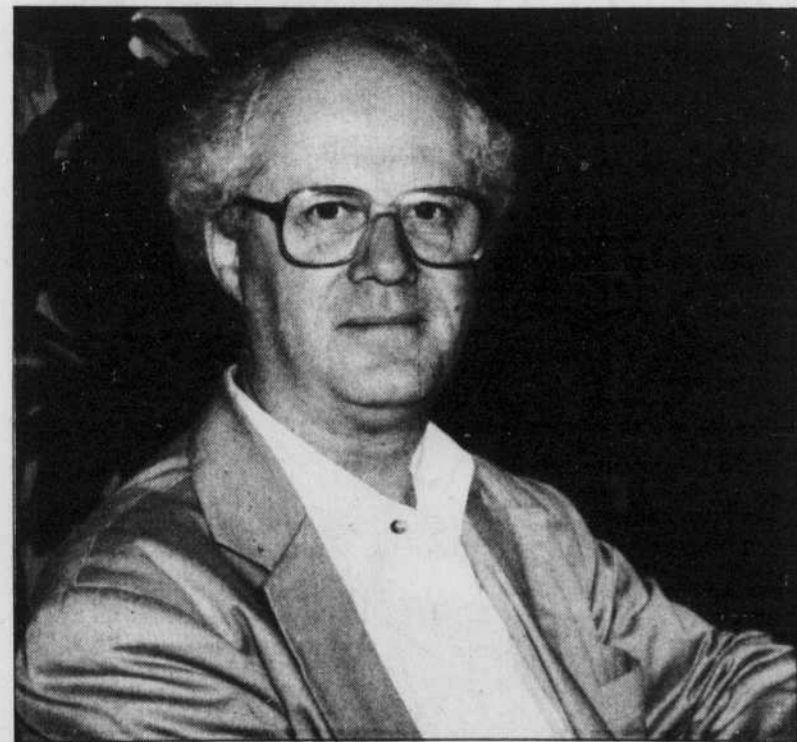
Si vous désespérez de retrouver le catalogue d'une exposition que vous avez vue à Winnipeg il y a 10 ans, celui d'« OKanada » ou d'« Aurora realis », ou encore de trouver *How New York Stole the Idea of Modern Art*, de Serge Guilbaut, ne cherchez plus. Artex règlera votre problème... en autant que la publication soit postérieure à 1965, date-limite un peu arbitraire, admettent les administrateurs d'Artex. Si le catalogue est disponible, ils l'ont. S'il est épuisé, ils vous le diront.

Ce que Salomon a été au Cantique des cantiques, Artex l'est devenu pour le *Catalogue des catalogues*, document de commande postale publié une fois l'an, et qui sert également de

publication-ressource. Depuis 1983, les 1,500 titres qu'il renferme couvrent l'art muet et amérindien. Le catalogue offre également des publications dans d'autres domaines, en autant qu'il existe un lien avec les arts visuels.

Artex ne cesse d'élargir ses horizons : présent à la foire de Bâle chaque année, l'organisme reçoit régulièrement du secrétariat d'État aux Affaires extérieures du Canada des contrats qui l'ont conduit par le passé à fournir des catalogues à la galerie 49e Parallèle à New York, à la bibliothèque des beaux-arts de l'Université d'Edimbourg, ou à la bibliothèque des Affaires extérieures, à Ottawa.

Et ce n'est qu'un début. Comme dit Lesley Johnstone : « Il reste à rejoindre un marché immense. »



« Regarder le monde et découvrir ce qui attend de naître »

Fernand Ouellette et le retour de la poésie

JEAN ROYER

FERNAND OUELLETTE revient à la poésie avec son dernier livre, *Les Heures*, coédité par l'Hexagone à Montréal et Champs-Vallon à Paris. Avec ses trois romans, dont *Lucie ou un midi*

FERNAND OUELLETTE :

« La poésie est une connaissance peut-être plus globale et profonde que celle des sciences exactes ou humaines... »

Photo Jacques Grenier

en novembre (Boréal) qui lui a mérité le prix du Gouverneur général, et ses six essais, dont une biographie de Varèse, Fernand Ouellette est, certes, le poète de sa génération qui a le plus fréquenté la prose. Cela se lit dans *Les Heures*, où c'est la narrativité qui conduit les images de sa poésie.

Ce livre, *Les Heures*, le poète l'a écrit en moins d'un mois, après la mort de son père. Tout comme son recueil *Dans le sombre* lui était venu soudainement après la mort de Varèse, en 1967. « Ces deux livres constituent les pôles de ma poésie. L'un sur l'érotisme, l'autre sur la mort. C'est étrange que les deux m'aient été donnés dans une sorte de pré-

pitation de l'écriture. Il y avait, cependant, plus de contraction et une plus forte concentration d'images dans le premier. Avec *Les Heures*, j'ai l'impression d'être à la lisière de la prose, les images sont moins nombreuses et semblent s'écouler dans le temps. »

En effet, les 81 poèmes des *Heures* épousent la respiration haletante de celui qui « entrainé dans la solennité du dépouillement extrême ». On voit défilier les images de la mort, ou plutôt du passage de la vie à la mort. Avec cette poésie, Ouellette aborde la question de la mort dans ses aspects physiques et psychiques. Devant nous, les mots prennent le visage de la mort et nous comprenons

ce que c'est que de vivre.

Le poème de la page 57 nous donne peut-être le sens des *Heures* : « Plus il approchait / de son abîme, / mieux le corps / savait prendre / la pose du commencement. / Il avait enfin / trouvé sa place, / sa forme / pour mieux nous quitter. / Il gardait une posture / de vieillard / que l'on place parmi les arbres. / Qui reconnaîtrait / son ombre indolente ? / Il allait un peu noirir, / contre nous, / au-devant de sa lumière. »

On le voit, cette poésie pose la question de la vie. Nous restons quand d'autres partent vers une autre lumière. Dans ce livre très per-

Suite à la page D-8

André Frossard

"N'oubliez pas l'amour"

La Passion de MAXIMILIEN KOLBE

Robert Laffont

«N'OUBLIEZ PAS L'AMOUR»

LA PASSION DE MAXIMILIEN KOLBE

ANDRÉ FROSSARD

262 pages / 20,95 \$

André Frossard se penche sur la destinée de Maximilien Kolbe, ce martyr polonais qui fut canonisé en 1982 par Jean-Paul II au terme d'un procès en canonisation fameux. Une figure essentielle de l'Église contemporaine.

«Un livre de passion, d'horreur et de tendresse» L'Actualité

En vente chez votre fournisseur

EDITIONS ROBERT LAFFONT

Jeanne-Mance Delisle: «Je cherche le tragique de l'âme québécoise»

JEAN ROYER

« J'ESSAIE de chercher le tragique de l'âme québécoise », dit Jeanne-Mance Delisle, qui a quitté récemment son Abitibi natale pour Montréal où sa dernière pièce, *Un oiseau vivant dans la gueule*, qui vient d'être publiée aux éditions de la Pleine Lune, était jouée dans le cadre du Festival de théâtre des Amériques.

« Dans ma vie, je veux écrire trois tragédies et une farce », ajoute la dramaturge. On n'a pas oublié sa première pièce, *Un reel ben beau ben triste*, une tragédie portant sur l'inceste et jouée au théâtre du Nouveau Monde. On connaît aussi d'elle un roman, *Ses cheveux noirs comme le soir et sa robe écarlate*, publié également à la Pleine Lune.

Pour elle, *Un oiseau dans la gueule* est « la tragédie du désir ». Le personnage central, Hélène, à travers la représentation d'un conte, cherche la réponse à sa passion, fascinée qu'elle

est par Xavier, son amant bisexuel et amoureux de son frère jumeau Adrien. Les trois personnages vont au bout de la tragédie. Mais pourquoi encore l'inceste ? « Je dois être à la recherche de mon double, répond Jeanne-Mance Delisle. C'est le sujet qui m'a choisis. Ainsi, je ne vois pas pourquoi, dans le théâtre, on serait complaisant envers soi ou envers ce qu'on écrit. Pourquoi ferait-on du théâtre de divertissement ? Pourquoi camouflerait-on des choses essentielles ? Le théâtre, c'est un bon moyen pour poser des questions. »

La pièce de Jeanne-Mance Delisle est d'une rare violence, non seulement dans la brutalité du propos mais aussi dans l'intensité des émotions. « Pour moi, cette violence-là est un mal de société. Si on la dit sur scène, c'est parce qu'on en est malade. »

Après avoir écrit sa pièce, la dramaturge a découvert, grâce à un ami de théâtre, un poème de Lorca qui résumait tout à fait cette tragédie d'*Un oiseau vivant dans la gueule*.

Elle a mis en exergue de sa pièce le texte du poète espagnol : « Mais le deux n'a jamais été un chiffre car c'est une angoisse et son ombre, car c'est la guitare où l'amour se désespère, car c'est la démonstration d'un autre infini qui n'est point le sien. C'est la muraille du mort et le châtiment de la nouvelle résurrection sans fin. »

Alors, Jeanne-Mance Delisle a pleuré. « Lorca me touche énormément. Quand je lis ses poèmes, je mets à pleurer. » Sa relation à cette poésie n'est pas tant sentimentale que fondamentale, pour Jeanne-Mance Delisle. C'est en lisant une conférence de Lorca qu'elle a fini par comprendre sa propre recherche de l'âme québécoise.

« Lorca parlait du *duende*, c'est-à-dire le lutin, le farfadet. Il ne s'agit pas de l'esprit ni de l'intelligence mais des tripes. Le *duende*, c'est le son tout noir qui vient de très loin, qui vient des profondeurs biologiques. C'est ce que Lorca cherchait

chez les danseurs et les chanteurs. Et moi, je me demandais où était le *duende* des Québécois. À travers mon théâtre et mon écriture, j'essaie de chercher le tragique de l'âme québécoise. On a le folklore. On sait ce qu'on aime, quelles sortes de pas on fait avec notre musique folklorique. Mais notre tragédie, elle se fait avec quelle musique ? J'essaie de trouver cette musique. Dans *Un reel ben beau ben triste*, j'avais trouvé le violon et le *reel du Pendu*. C'était le folklore. En écrivant *Un oiseau vivant dans la gueule*, je me suis demandé quelle autre musique m'avait influencée quand j'étais jeune. Je me suis rendu compte qu'on ne l'avait pas encore, cette musique. On est en train de la faire. Ce n'est pas comme dans les pays de l'Est ou en Espagne. À la fin de ma pièce, les coqs font une danse malhabile, sur leurs ergots. Ils sont croches. Ce sont des instinctifs, des brutaux. Ils n'ont pas beaucoup de raffinement.

« Le théâtre, c'est la recherche de nous-mêmes, enchaîne Jeanne-Mance Delisle. Au bout de sa quête, à la fin de la pièce, Hélène trouve la solitude, la vraie : celle qui fait que l'es capable de descendre en toi et de vivre là, sans t'échapper de partout. »

Quand on veut vivre au cœur du mythe, quand on se frôle aux dieux, la porte de sortie, c'est le rêve, dit la dramaturge. « Non pas un rêve d'évasion mais le rêve philosophique, celui qui nous fait comprendre et connaître la vie. Mon personnage, Hélène, finalement, risque la passion. Elle va au bout. Moi, je dis que, quel que soit le prix, il faut savoir. Nous avons été élevés dans l'ignorance trop longtemps. »



JEANNE-MANCE DELISLE

Un poème de Lorca résume la tragédie d'*Un oiseau vivant dans la gueule*.

Photo Studio Maurice

LA VIE LITTÉRAIRE

JEAN ROYER

Madeleine Gagnon et Marcel Dubé à l'Académie canadienne-française

LES ÉCRIVAINS Madeleine Gagnon et Marcel Dubé ont été élus à l'Académie canadienne-française, le jeudi 4 juin dernier.

Le dramaturge Marcel Dubé avait reçu, il y a quelques semaines, la médaille de l'Académie. Il avait été présenté par Antoinette Maillet comme notre « dramaturge national ». L'auteur de *Zone* et de *Florence* a aussi écrit plusieurs textes pour la télévision de Radio-Canada.

Quant à Madeleine Gagnon, née en Gaspésie en 1938, elle a fait paraître une douzaine de livres depuis 1969. Après son recueil de nouvelles *Les Morts-Vivants* chez HMH, elle a fait paraître un roman *Lueur*, chez VLB éditeur, ainsi que plusieurs livres de poésie dont le plus récent a été coédité par les Écrits des Forges à Trois-Rivières et La Table rase à Paris.



Photo Kéro

MADELEINE GAGNON vient d'entrer à l'Académie canadienne-française.

Concours d'oeuvres dramatiques

RADIO-CANADA a couronné récemment les lauréats de son 15e concours d'oeuvres dramatiques radiophoniques. Dans la catégorie des 60 minutes, les lauréats sont Raymond Villeneuve (1er prix, \$2,500), de Montréal, pour son texte *Richard Lacoste, rocker et fils de...*, et Gabriel-Pierre Ouellet (2e prix, \$1,500), de Valleyfield, pour son texte *Le Dîner Durham*. Dans la catégorie des 30 minutes, les lauréats sont Jean-Pierre Girard (1er prix, \$1,500), de Sainte-Perpète, pour son texte *Larme de son*, et Françoise Cantin (2e prix, \$1,000), de Charny, pour son texte *When I Fall in Love ou le 22 décembre, une Renault 5*.

Les quatre gagnants recevront, en plus de leur bourse, un cachet pour la diffusion de leur oeuvre primée au réseau MF de Radio-Canada. Pour ce 15e concours, 87 auteurs ont soumis 83 textes. Les textes sont parvenus principalement des régions de Montréal (46), de Québec (11), et d'Ottawa (5). Un texte est aussi parvenu du Nouveau-Brunswick. Le jury réunissait Angèle Coutu, Michel Vals ainsi que les réalisateurs Jacques-Henri Gagnon et Jean-Pierre Saulnier.

Prix de la Fondation des Forges

LE CONCOURS du prix de la Fondation des Forges, créé à la mémoire de Gatien Lapointe, est ouvert. Le poète du livre ou du manuscrit primé reçoit une bourse de \$5,000. Les candidatures doivent être soumises pour le 20 juin. Pour être admissible, il faut avoir publié au moins trois livres de poésie. Tout candidat peut soumettre un livre publié dans les trois mois précédant le 30 mai de l'année ou un manuscrit inédit d'au moins 48 pages dactylographiées à double interligne. Chaque texte ou livre doit être soumis en trois exemplaires. L'adresse : Fondation des Forges, att. M. Gaston Bellemare, secrétaire général, 3231, rue Notre-Dame ouest, C.p. 232, Pointe-du-Lac (Québec), GOX 1Z0.

Les premiers lauréats de ce prix ont été Michel Beaulieu (1985) et Normand de Bellefeuille (1986).

Place aux poètes

MERCREDI PROCHAIN, à La Chaconne (rue Ontario est) Janou Saint-Denis souligne le 10e anniversaire de l'Union des écrivains par un récital de dix poètes : Anne-Marie Alonzo, Yves Boisvert, Paul Chamberland, Nelly Davis Vallejos, Gilles Hénault, André Leclerc, Guy Marchamps, Marcel Rivard, André Roy et Marie Savard. Le récital commence vers 21 h.

La présente saison de Place aux poètes se terminera le 24 juin.

Lectures de la CSN

DANS SON dernier bulletin (n° 259), l'équipe de *Nouvelles CSN* suggère à ses membres un certain nombre de « lectures de vacances », dont *Le Noir et le Rouge* (Le Livre de poche), de Catherine Nay (une biographie de François Mitterrand), *Un chemin d'espoir* (Fayard), de Lech Walesa (son autobiographie), *En voiture* (VLB éditeur) de Guy Deshaies (les *Carnets de voyage* de notre collègue du DEVOIR), *La Plaisanterie* (Gallimard), de Milan Kundera, la biographie de *De Gaulle* (Seuil), de Jean Lacouture, *Essais inactuels* (Boréal), de Pierre Vadeboncoeur (ancien permanent de la CSN), *Le Coeur découvert* (Leméac), de Michel Tremblay (ancien typographe), et une *Histoire des grèves* (Bordas) en France.

En fait, la centrale syndicale consacre aux livres pas moins que huit des 32 pages de son bulletin d'avant les vacances.

LES ONDES LITTÉRAIRES

À la télévision de Radio-Canada, dimanche à 13 h, l'invité de Marcel Brisebois à *Rencontres* est l'écrivain Jean-Pierre Maurel.

Au réseau de *Télé-Métropole*, dimanche entre midi et 14 h, Reine Malo propose, à *Bon Dimanche*, la chronique des livres par Christiane Charette et la chronique des magazines par Serge Grenier.

À *CIBL-FM* (104.5), dimanche à 19 h, Yves Boisvert lit des pages d'un autre poète à son émission *Textes*.

Au réseau *Quatre Saisons*, dimanche à 22 h, *Les Dimanches de Clémence* a pour thème « La presse au féminin ». L'animatrice Clémence Desrochers reçoit Lise Bissonnette, qui vient de publier *La Passion du présent* chez Boréal, ainsi que les journalistes Mireille Simard (*Châtelaine*), Anik Rouleau (*Coup de pouce*), Françoise Guénette (*La Vie en rose*), Danielle Paquin (*Clin d'oeil*) et Francine Tremblay (*Nouvel Âge*).

À *TVFQ* (câble 30), dimanche à 21 h 30, *Apostrophes* a pour thème « Le livre du mois ». Bernard Pivot reçoit Jean Marais, Jacques Higelin, Francis Ambrère, Kenize Mourad et Loup Durand. (Reprise le dimanche suivant à 14 h 30.)

À *Radio-Canada*, à 23 h, Francine Marchand et Daniel Pinard animent le magazine culturel *La Grande Visite*.

Au réseau de *Radio-Québec*, à l'émission *Télé-Services*, à 18 h 30, Louise Faure reçoit un écrivain par semaine.

Au réseau *MF de Radio-Canada*, lundi à 16 h 30, dans la série « L'Érotisme », l'animateur Jacques Folch-Ribas reçoit Pierre Monette, publicitaire, et Doris Lussier, professeur et comédien.

Au réseau *Vidéotron* (câble 9), lundi à 21 h 30, *Écriture d'ici*, animée par Christine Champagne et Marcel Rivard, reçoit Véra Pollack (*Rose rouge*, chez Quinze). L'émission est reprise le mardi à 13 h 30 et le dimanche à 10 h 30.

À la radio *AM de Radio-Canada*, tous les jours de la semaine à 13 h, Suzanne Giguère et Louise Saint-Pierre parlent littérature et théâtre aux *Belles Heures*.

À la radio *MF de Radio-Canada*, du lundi au jeudi à 16 h, Gilles Archambault présente le magazine d'actualités littéraires *Libre Parcours*.

À la radio *MF de Radio-Canada*, mardi à 21 h 30, Réjane Bougé anime *En toutes lettres*, le magazine d'actualité de la littérature québécoise réalisé par Raymond Fafard.

Des journalistes chez Clémence



Aux *Dimanches de Clémence*, demain soir à Quatre Saisons : de gauche à droite, les journalistes Lise Bissonnette, Francine Tremblay, Anik Rouleau, l'animatrice Clémence Desrochers, Danielle Paquin, Mireille Simard et Françoise Guénette.

Photo Raymond Poitras/Quatre Saisons

FRUIT LE DEVOIR pour le croire!

DANS LES **TYPO** LES MEILLEURS BOUQUINS

Claude Jasmin **PLEURE PAS, GERMAINE**

CLAUDE JASMIN **PLEURE PAS, GERMAINE** roman, 208 p. — 6,95\$
 « Mais cette Germaine, quel roman ! Il va vous chercher l'âme humaine dans son plus profond et son plus vrai. »
 Gerald Godin
TYPO POCHES
L'HEXAGONE

LA RECHERCHE

NUMERO SPECIAL



- LES VACCINS DU FUTUR par C. Bona
- LA MANIPULATION DES PLANTES par J. Tempé et J. Schell
- LA BIOCONVERSION DE L'ÉNERGIE SOLAIRE par P. Tapie et A. Vermiglio
- LE GÉNIE GÉNÉTIQUE par J. Davies
- LES REACTEURS BIOLOGIQUES par M.R. Willemot et G. Durand
- ENZYMES ET CHIMIE FINE par S. Siesic
- LES ANIMAUX TRANSGÉNIQUES par L.M. Houdebine
- LES BIOTECHNOLOGIES ET LA BIO-INDUSTRIE par A. Sasson
- LA LEVURE par C. Gaillardin et H. Heslot
- LA CULTURE DES CELLULES VÉGÉTALES par V. Pétard et A. Barriac-Fontanel
- LES NOUVEAUX DIAGNOSTICS BIOLOGIQUES par B. Dodel
- DES BACTÉRIES POUR EXTRAIRE DES MÉTAUX par J. Berthelin
- LA BIOTECHNOLOGIE DES ADDITIFS ALIMENTAIRES par P. Langley-Danysz
- LA PRODUCTION INDUSTRIELLE DE L'HORMONE DE CROISSANCE par W. Roskam

N° 188 MAI 1987 5,50\$

OFFRE SPÉCIALE D'ABONNEMENT • Un an: 36,00\$
 Je souscris un abonnement d'un an (11 nos), à LA RECHERCHE, au prix de 36,00\$.

Veillez payer par chèque établi à l'ordre de Diffusion Dimédia Inc.

Nom _____ Profession _____

Adresse _____

Ville _____ Code Postal _____

À retourner accompagné de votre règlement à:
 Diffusion Dimédia, 539, Boul. Lebeau, Saint-Laurent H4N 1S2.

«Un délai, d'au moins 8 semaines, interviendra entre la date de la demande d'abonnement et la réception du premier numéro. L'abonné(e) le sera pour un an, à compter du premier numéro reçu.»

Aquin et Hypatie filant le parfait amour en Paganie

Un hymne à l'intelligence, à la passion, à l'accueil de la vie

RENAISSANCE EN PAGANIE
Andrée Ferretti
éditions de l'Hexagone
Montréal, 1987, 83 pages

LETTRES QUÉBÉCOISES

MADELEINE OUELLETTE-MICHALSKA

C'EST sans doute le livre le plus brillant, le plus habilement construit, le plus rigoureusement écrit qu'il m'ait été donné de lire cette année. Le titre ? *Renaissance en Paganie*, d'Andrée Ferretti.

Une fois passé le moment d'étonnement et de suspicion que suscite la lecture du résumé donné en page couverture, où l'on nous annonce la confrontation de « deux destins tragiques » vécus sous le signe de la rébellion : celui de la philosophe et mathématicienne Hypatie d'Alexandrie, mise à mort pour

s'être opposée à l'absolutisme chrétien au Ve siècle, et celui de l'écrivain Hubert Aquin, qui choisit de mettre fin à sa vie par le suicide en 1977, il faut vite passer au texte dont la vigueur et la beauté font oublier l'apparente incongruité du propos.

À quelle astuce a-t-on recours pour rapprocher deux personnages de prime abord aussi éloignés ? Elaine Rivière, 30 ans, professeur de philo à l'UQAM, voit apparaître en une seule image, sur l'écran cathodique d'un ordinateur de la Bibliothèque nationale, les fiches respectives d'Hubert Aquin et d'Hypatie d'Alexandrie dont les initiales des noms et prénoms, identiques, sont réunis par le hasard d'une opération technique involontaire.

Le lien est précaire. Il eut suffi de la moindre maladresse pour que la Ferrari F-2 d'Alberto Ascari, grand prix des courses automobiles d'Italie 1952, que Aquin ambitionnait de conduire, percuté le premier obstacle rencontré sur le sol crétois d'Hypatie. Or, d'un projet insolite, voire im-

possible, on tire un récit puissant et fort, récit de maturité où la réflexion philosophique, qui est aussi une réflexion sur le temps, déborde le pré-texte initial. Ou mieux, le fait d'oublier, la voix narrative prenant en charge les écarts de temps, d'espace et de mentalités, homogénéisant les contrastes, comblant les vides avec une stupéfiante habileté.

Cette voix narrative est assumée par le personnage d'Aquin. Il aime Hypatie, reconnaît en elle l'assomption du cœur et de l'esprit grâce à l'admiration ancienne d'Isis par qui des inédits nous sont révélés, et celle qui lui porte aujourd'hui Elaine Rivière, chercheuse qui voit dans l'un et l'autre deux sujets susceptibles d'étayer « sa conception de la nature de la rébellion, fondée sur l'hypothèse qu'au-delà de son rejet de l'ordre social, le rebelle refuse absolument la fragilité de la conscience, sa corrélation avec tout ce qui ne s'exprime pas ».

Aquin est donc montré comme ce-

lui qui serait « mort d'avoir manqué de mots ». Celui que tua l'ordonnance sociale, la banalisation de la pensée ambiante, l'inachèvement d'un peuple incapable de s'accorder la liberté et de se choisir une « demeure certaine » d'où l'écrivain aurait pu « énoncer une parole libre et amoureuse ».

La thèse qui soutient l'ouvrage est celle-ci. L'absolutisme religieux est aussi contraignant que la pensée totalitaire ou l'hégémonie nivelante de la pensée scientifique et technocratique. L'accomplissement individuel et collectif n'est possible que dans le retour à la Paganie, lieu où peut s'épanouir l'imaginaire délivré des croyances, structures et systèmes plus soucieux de gérer et d'expliquer le monde que de le connaître ou d'en jouir. « Puisque changer le monde aujourd'hui est oeuvre d'artiste », comme chez Vadeboncoeur, l'évacuation du politique conduit à la célébration de l'esthétique, au repliement sur l'intime qui garde, cette

fois, la saveur du pain, du fruit, de l'étreinte.

Car ce livre, très sensuel, d'où se dégage un sentiment de plénitude, est d'abord un hymne à l'intelligence, à la passion, à l'accueil de la vie. En lisant Andrée Ferretti, on ne peut s'empêcher de faire le rapprochement avec Marguerite Yourcenar. Cette passion contenue par l'ampleur du Verbe — le mot « parole » serait inapproprié —, cette économie du langage où le classicisme endigue un lyrisme éclatant capable de rendre l'essentiel d'une situation, d'un sentiment, en peu de mots, est une belle réussite. Et la réussite est d'abord formelle.

Si bien qu'en refermant le livre, il importe assez peu de savoir si l'écrivain Aquin, à qui l'on donne une dimension mythique, était Prométhée perdu au pays des nains ou le dernier des romantiques, le mythomane d'un héroïsme flamboyant à qui une grande cause aurait été scouvable. Car ce suicidé, dont le spectre ne cesse de nous hanter, nous est bel et bien resté sur les bras. Illustration véhémente de nos discours enflammés, de nos rêves mélagomanes et de nos moles accomplissements, il s'attirerait l'hommage compensatoire des fidélités d'archive alliées de nos culpabilités posthumes.

Dans un pays où l'intelligence doit se garder d'être trop visible, un homme intelligent est beaucoup plus utile mort que vivant. Et une femme intelligente ? Ça se conçoit encore à peine autrement que dans une fonction de service. Hypatie forme cortège autour d'Aquin avec quelques-unes de ses admiratrices actuelles. Donner vie à des grands hommes, leur redonner indéfiniment, voilà, il me semble, un rôle qui profite toujours à l'Un, au Même considéré inapte à l'avènement de la civilisa-



Photo L'Hexagone

ANDRÉE FERRETTI

tion « mobile et plurielle » postulée. J'imagine l'intellectuel Aquin vivant, roulant au volant d'une Ferrari F-2 ou de la Volvo de Prochain Episode, et je me demande s'il ne se ficherait pas éperdument d'une Hypatie, d'une Isis ou d'une Ferretti non vouée à son culte. J'imagine aussi que j'entre à la Bibliothèque nationale, mue par le secret désir d'apercevoir un jeune érudit penché sur l'oeuvre de quelque créatrice morte ou vivante, y puisant la substance de sa passion, de sa pensée, de son existence, et je remercie le Ciel d'être née myope.

Une mystique du désir

«... ce point dont la douceur est donnée dans le désespoir»

MARCHER DANS OUTREMONT OU AILLEURS
Paul Chamberland
VLB éditeur, 1987, 106 pages

JEAN-ROCH BOIVIN

NOUS ÉTIIONS bien 150, dans un amphithéâtre tout neuf de l'Université de Montréal, à découvrir un poète d'ici et de notre âge. Ce jour-là, j'ajoutai le nom de Chamberland sur la liste imaginaire des auteurs que je lirais absolument. Je comptais bien ne pas le perdre de vue, celui-là, et son témoignage, sur la conquête de soi-même, d'une identité d'un pays, et sur la naissance d'un Nouveau Monde.

Aujourd'hui, dans cette longue liste des livres que je devrais avoir lus, une vingtaine de publications de Chamberland. Dans ma bibliothèque, rescapés d'un cahoteux voyage dans le temps, deux numéros jaunis de la revue *Parti pris*, dont un numéro spécial : « Portrait du colonisé québécois » (été 1964). Parmi les collaborateurs, Denys Arcand entre autres, dont l'article s'intitule : « Cinéma et sexualité ». Celui de Chamberland : « De la damnation à la liberté ». Il fait 36 pages. Je tombe sur ce début de paragraphe : « La mutation naissante de l'homme québécois constitue donc l'objectif ultime et fondamental de la lutte actuelle d'émancipation politique et économique » (p. 79). Ça n'a pas démodé. Aujourd'hui, on y ajouterait sans doute « la femme québécoise ». À la quarantaine, tout vous devient « madeleine » et, des souvenirs, ne remonte jamais que l'hétéroclite. Je lisais cela alors, et j'y adhérais totalement.

Vingt ans plus tard, ma liste imaginaire est si longue que je suis sûr d'en faire mes vieux jours. Autrefois enragé de voitures sport, me voici marcheur invétéré. C'est maintenant que j'aborde Chamberland, qui m'emmène marcher... Tout arrive en son temps.

Ce long préambule, pour arriver à confesser mon manque de distanciation. À peine une centaine de pages dont j'ai fait une lecture lente et de pure délectation. J'y ai mis une semaine et toute ma vie s'est emmêlée. Ceux pour qui tout est « madeleine » trouveront leur sel dans le « récit » de Chamberland. Un texte d'une grande beauté, exigeant et terriblement prenant.

Un récit qui pourrait être journal

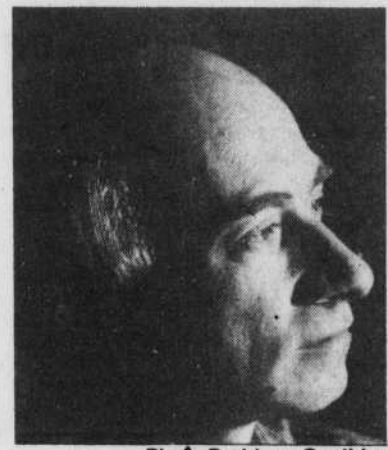


Photo Rodrigue Gauthier

PAUL CHAMBERLAND

intime, puisque daté, localisé. Chroniques d'un été, dans cet ailleurs de la réflexion qu'impose la marche. Le marcheur solitaire s'y nourrit de paysages et de ses lectures dont il sème les citations en marge de son texte, comme les pierres blanches du Petit Poucet. Nietzsche et Bataille surtout, Blanchot, Duras, Musil, Jaccottet... Voilà pour la couleur et le registre du discours. Pas de pastels, du grave et de l'aigu. Une prose dense, économe, mesurée, qui invite à la lecture méditative. Dans le monologue intérieur, se fusionnent parfaitement les talents du philosophe, de l'essayiste et du poète : avec le courage d'un preux, il explore les allées du désir sans négliger leurs recoins interdits. Dans l'ombre et dans la lumière, il pratique une sorte d'ascèse du désir, il recherche par-delà le Bien et le Mal, « par-delà la présence désirée, ce point dont la douceur est donnée dans un désespoir (Bataille) ». C'est une mystique de la pureté qui se profile, une âpre ferveur qui s'en dégage.

Le mot « posthume » revient souvent dans les réflexions du marcheur. Car, pour le poète, le privé et le politique, l'intime et le social ne font qu'un, et depuis toujours. Mais, depuis toujours, ici on ne les écoute pas à moins qu'il ne vous chantent

des chansons, ailleurs on les enferme pour les faire taire.

« Reste l'écriture et la circulation des idées.

« De mieux en mieux, dans la précision du maniement et la force d'impact, je dirai tout. Je devrais donner les vrais noms en toute occasion. Je ne m'arrêterai pas. On voudrait refouler mes textes dans l'inédit confidentiel, ou encore dans l'irresponsabilité "poétique". Même posthumes, ces écrits perceront, viendront à bout des résistances et des tentatives de désamorçage. Le travail de l'écrit ne pourra pas être empêché.

« Reste l'écriture... et une volonté que je ne cesserai d'affirmer, d'instrumenter, d'aguerrir; le frayage d'une force qui dénude, et qui tranche les bandelettes du mensonge, de la fausseté. [...] J'engage toute ma volonté d'être en combustible de cette force pour qu'elle agisse et s'impose — qualifie toutes mes interventions.

ventions.

« Je veux ce risque » (p. 67).

Dans l'ombre portée de Pasolini, de Socrate d'abord, de Gide, Barthes et Foucault, le marcheur reçoit l'écho obscène des atrocités systématiquement incongrues de l'actualité. Pour livrer sa lutte avec l'Ange, il se dépouille de son passé, comme pour y retrouver l'enfant nu. Ce point de son errance, qui est une quête, « un frayage », est la fin d'une trajectoire pleine et le début d'autre chose de vide comme l'avenir. L'avènement de « l'éventuel ».

Il y a dans ce récit la trace d'un deuil accepté et d'une sainteté qu'il qualifie de « noire ». Parce que ce mot de sainteté ne veut plus rien dire, n'est-ce pas, hors les dogmes socio-culturo-médico-homo... etc. La « sociobiomasse », comme le dit si bien Chamberland dans ses mots riches et économes. La sociobiomasse ! Qu'en diraient saint Néhigan et saint Rimbaud, poètes et martyrs ?

il faut lire
Sébastien JAPRISOT

Écrit par
Jean-Baptiste Rossi

On trouvera dans ce volume l'essentiel, publié ou inédit, de ce qu'écrivit Sébastien Japrisot sous son véritable nom, Jean-Baptiste Rossi, entre seize et dix-neuf ans : *Les mal partis*, roman; *Visages de l'amour et de la haine*, récit; et *Le bonheur du jour*, contes et poèmes.

En librairie à 22,95\$
Denoël/Robert Laffont

SÉBASTIEN JAPRISOT SERA À MONTREAL DU 12 AU 20 JUIN, À L'OCCASION DE LA PRÉSENTATION DE LA DAME DANS L'AUTO... PAR LA TROUPE OMNIBUS. M. JAPRISOT RENCONTRERA LE PUBLIC À LA LIBRAIRIE D'OUTREMONT (1284 ouest, Bernard) SAMEDI LE 20 JUIN À 14H00.

Faut **LE DEVOIR** pour le croire!

NOUVEAUTÉS vlb

L'ACADÉMIE DU DÉSIR
un roman de Michel Khalo
Voici une oeuvre non conformiste, par son écriture et son style, un roman qui innove et dérangera nos habitudes de lecture, un roman baroque doublé d'une intrigue policière, qui se déploie entre l'anecdote et l'enquête policière, entre l'érotisme et l'histoire toute récente du Québec, qui oscille entre l'humour, la parodie et le jeu des identités.
280 pages — 14,95\$

POPOL VUH
«La bible américaine des Mayas-Quichés»
Cet ouvrage qui retrace l'histoire d'un peuple — le peuple maya —, est une nouvelle version d'un des plus grands textes sacrés, vers 1550, et souvent considéré comme le document le plus ancien sur l'histoire de l'humanité. Magnifiquement traduit par Pierre Desruisseaux et Daisy Amaya.
194 pages — 14,95\$

LE NIGHT CAP BAR
de Marie Laberge
Cette pièce, qu'on peut qualifier de policière, met en scène des personnages ravagés par l'alcool et la drogue, des êtres vidés de toute humanité, usés par le désespoir, la désillusion et le désenchantement. Trois femmes, dites méchantes, s'affrontent, l'une d'elles ment pour camoufler le crime qui a été commis...
180 pages — 10,95\$

Champigny

Librairie Champigny inc.
4474, rue St-Denis
Montréal (Que.)
844-2587

Obtenez jusqu'à
20%
en coupons-rabais

9H à 21H
SEPT JOURS

TEXAS

James A. Michener
Texas
roman

Seuil

Le nouveau best-seller de James A. Michener

Remontant jusqu'au début du XVIIe siècle, James A. Michener relate les fortunes diverses de ceux — Espagnols, Mexicains, Écossais, Allemands et bien d'autres — qui s'aventurèrent et s'établirent au Texas. Il réussit ici une évocation inoubliable de l'État le plus riche, le plus vaste, le plus varié des États-Unis.

Roman, 1104 p. 29,95\$

En vente chez votre libraire

SEUIL

Paul Zumthor: la voix du Moyen Âge

Comment entendre ce qui est devenu lettre morte

LA LETTRE ET LA VOIX DE LA « LITTÉRATURE » MÉDIÉVALE
Paul Zumthor
Seuil, 1987, 322 pages

LES ESSAIS

HEINZ WEINMANN

LES MÉDIÉVISTES nous ont fait voir le Moyen Âge sous toutes les couleurs. Époque sombre d'abord, elle n'a cessé de s'éclaircir pour devenir un horizon lumineux sur lequel se détachent, nettement découpés, les gestes des preux, les oeuvres des troubadours et des jongleurs. Clarté, ordre, unité plus que suspects.

Enfin, Paul Zumthor vint... Il donne à entendre le « bruissement », les chants qui ont animé les places publiques et les châteaux. Plus, il fait résonner un autre Moyen Âge, inouï, étouffé dans le sillage de l'écriture et de l'imprimerie par la suprématie de la civilisation de l'œil: celui de la vocalité, de la voix physique. Après avoir mené ses recherches



PAUL ZUMTHOR

de pointe sur la poésie orale (Introduction à la poésie orale, Seuil, 1983), Zumthor, l'oreille affinée, se met

maintenant à l'écoute de la « littérature » médiévale. Cette entreprise, qui semble aller de soi pour l'observateur non prévenu qui n'est pas passé par le « dressage » de la tradition des médiévistes, s'avère être un défi redoutable, véritable « révolution copernicienne » des lettres médiévales. Car, pour y réussir, ce médiéviste émérite devait surmonter deux obstacles « substantialistes », pis, corriger deux erreurs de perception intégrées pour ainsi dire dans notre vision du monde du Moyen Âge.

La première, la plus élémentaire, tient au mode de transmission et réception des oeuvres médiévales. La société médiévale se comprend dans la « parole fondatrice », parce que fondée sur le primat, sur le prestige de la vive voix. Le chant des ménestrels sur les places publiques, les sermons du moine franciscain, la parole du juge ont en commun qu'ils se « performent » en un acte physique unique faisant intervenir la totalité du corps, tous les sens. Le Verbe se fait naturellement chair au Moyen Âge: l'exemple du Christ est là pour en témoigner.

Mais attention, il y a corps et corps! Même si les prédicateurs n'hésitent pas à faire dans leur chaire une mise en scène gestuelle et à chanter certaines parties de l'homélie, l'Église se méfiait beaucoup des débordements canavalesques des jongleurs. Paradoxalement, c'est souvent indirectement et négativement, par des mises en garde ecclésiastiques, que nous savons dans quelles conditions matérielles se sont déroulés les chants poétiques au Moyen Âge.

Car, rançon de leur immédiateté, toutes ces voix se sont tuées depuis près de mille ans. Leur écho amorti nous parvient des seuls manuscrits qu'un clerc ou un moine ont bien voulu faire d'une chanson de geste ou d'un sermon. Il y a loin de l'original à la « copie »: les manuscrits autographes ne font leur apparition qu'à partir du XVI^e siècle. La « lettre », depuis le XIII^e siècle en concurrence avec la voix, prendra finalement le dessus. En même temps qu'elle « tue » la voix, la lettre la fait aussi survivre. C'est à travers les manuscrits que la voix du Moyen Âge nous parle encore.

En philologue consommé, Paul Zumthor se livre à une véritable « archéologie » de la vocalité, mieux, à une anthropologie culturelle de la voix au Moyen Âge en faisant revivre ce qui est devenu lettre morte. Attentif aux moindres détails stylistiques (notations auditives, distribution des rôles implicites dans les chants poétiques, répétitions rituelles, etc.), il met en évidence sans peine la fonction « phatique » (Jabson) de la poésie médiévale, en dialogue permanent avec son auditeur. Microanalyse qui l'amène à une réévaluation globale de la « littérature » médiévale.

C'est ici que Zumthor corrige la deuxième erreur de perspective du Moyen Âge, plus sournoise que la première. Depuis le romantisme, nous nous sommes fabriqué — les médiévistes en tête — une « littérature » médiévale, à partir de notre point de vue moderniste. Nous avons « colonisé » le Moyen Âge en y projetant ethnocentriquement nos concepts, nos définitions, nos genres. La révolution du beau et du courageux livre de Paul Zumthor se situe là: d'avoir vu que la « littérature » (de là

les guillemets) est une invention moderne, institution qui a partie liée avec une mise en ordre, souvent étatique, avec l'avènement des monarchies absolues. Elle fait écran à la perception des « oeuvres » du Moyen Âge. Écran qu'il faut percer pour entendre le chant poétique médiéval.

Dans cette optique, plutôt dans cette acoustique, Paul Zumthor défait un à un ces concepts et ces genres modernes qui ont aliéné, faussé l'expression de la poésie médiévale: « auteur », « oeuvre », « prose », « vers », etc. Ainsi, il dégonfle complètement le prétendu théâtre médiéval, de fabrication moderne: toute prestation orale au Moyen Âge est la mise en scène d'un corps et d'une voix.

Sachons gré à Paul Zumthor de nous avoir fait découvrir ce Moyen Âge grouillant, bruyant, sonore du nomadisme de la voix sur la trace des jongleurs qui sillonnent l'Europe, d'Espagne en France, de Germanie jusqu'en Moscovie. À nous maintenant de nous mettre à l'écoute de Paul Zumthor. À bon entendeur, salut!

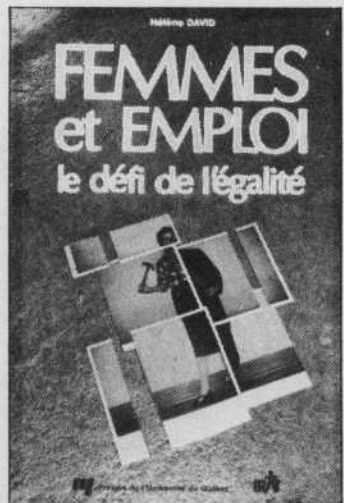
LA VITRINE DU LIVRE

GUY FERLAND

ESTHÉTIQUE

Mikel Dufrenne, *L'Oeil et l'oreille*, L'Hexagone, coll. « essai », 200 pages.

DANS SON dernier ouvrage, le grand esthéticien de réputation internationale défend l'oreille contre l'impérialisme de l'œil. Il recherche, parallèlement à cela, un objet originaire, un transmissible qui unit le visuel et le sonore, une source commune du sentir multiple. Un essai qui s'inscrit au confluent des recherches esthétiques, phénoménologiques, psychologiques et artistiques.



SCIENCE

Jean Bernard, *Et l'âme demande Brigitte*, Buchet/Chastel, 229 pages.

L'AUTEUR académicien confronte deux courants de recherche sur le cerveau de l'homme. Il se demande si l'âme est neuronale et si la pensée, la morale et les passions peuvent être expliquées par les progrès des sciences du système nerveux.

William Broad et Nicholas Wade, *La Souris truquée*, Seuil, coll. « Science ouverte », 282 pages.

CETTE ENQUÊTE sur la fraude scientifique nous donne une voie d'accès privilégiée sur la sacro-sainte méthode scientifique jugée infaillible. Après une série de présentations de fraudes, l'auteur conclut en ces termes: « La science ne devrait alors pas être considérée comme la gardienne de la rationalité dans la société, mais simplement comme une forme majeure de son expression culturelle. »

REVUE

Revue d'histoire de l'Amérique française, volume 40, n° 4, printemps 1987.

CETTE REVUE, fondée en 1947 par Lionel Groulx, est une véritable mine de renseignements de toutes sortes sur l'histoire du Québec. Dans ce numéro, on trouve un article de Jean-Pierre Charland sur « le réseau d'enseignement public bas-canadien, 1841-1867: une institution de l'état libéral », un texte de Peter Gossage sur « les enfants abandonnés à Montréal au 19^e siècle: la crèche d'Youville des Soeurs grises, 1820-1871 », et une analyse de Françoise Noël sur « la gestion des seigneuries de Gabriel Christie dans la vallée du Richelieu (1760-1845) ». De nombreuses recensions de livres complètent le volume.

TÉMOIGNAGE

Miep Gies, *Elle s'appelait Anne Frank*, avec la collaboration de Leslie Gold, traduit de l'anglais par Anne Damour, Calmann-Lévy, 312 pages.

PLUS DE QUARANTE ans après la première publication (partielle) du célèbre *Journal d'Anne Frank*, voici un témoignage direct de celle qui avait caché et protégé la famille Frank. Pour en savoir plus long sur le climat de l'époque et les circonstances entourant l'arrestation d'Anne et de sa famille.

ROMAN

Jacques Marchand, *Le Premier Mouvement*, L'Hexagone, coll. « Fictions », 90 pages.

UN COURT roman qui relate les relations tendues et explosives entre deux frères. C'est à la suite de la libération de son frère Marc que le narrateur se rappelle des bribes de leur enfance ainsi que les circonstances étranges qui ont conduit à l'arrestation de son frère, quatre ans plus tôt.

Ursula Le Guin, *Loin, très loin de tout*, traduit de l'américain par Martine Laroche, Actes sud, 129 pages.

LA ROMANCIÈRE américaine Ursula Le Guin, habituée à la science-fiction, s'attaque pour la première fois à un roman sentimental qui raconte la relation amoureuse naissante et l'égérie de deux adolescents contemporains.

DISCRIMINATION

Hélène David, *Femmes et emploi, le défi de l'égalité*, Presses de l'Université du Québec et IRAT, 477 pages.

LES MESURES antidiscriminatoires ont créé une nouvelle dynamique dans le marché du travail et de nouvelles formes d'inégalité souvent pires qu'auparavant. Hélène David fait une analyse détaillée de cette nouvelle discrimination systémique.

DIAGNOSTIC

Des petits livres qui en disent long

Jacques Dufresne
LE PROCÈS DU DROIT

« LE PROCÈS DU DROIT, tout à fait remarquable. Absolument étonnant, un bouquin extraordinaire, une véritable bombe. »

(Jacques Languirand, Par quatre chemins, Radio-Canada)

127 pages
9,95 \$

INSTITUT QUEBÉCOIS DE RECHERCHE SUR LA CULTURE
14, rue Haldimand, Québec, G1R 4N4
Tel. (418) 643-4695

L'inaltérable actualité de Robert Musil

Une biographie qui se fait aussi une histoire des idées

ROBERT MUSIL
L'HOMME AU DOUBLE VISAGE
Biographie de Marie-Louise Roth Balland, Paris, 1987, 349 pages

ROBERT MUSIL. LETTRES
Choix, présentation et traduction de Philippe Jaccottet
Seuil, Paris, 1987, 524 pages

LETTRES ÉTRANGÈRES

MARIE-ANDRÉE BEAUDET

L'HOMME sans qualités est sans conteste l'une des oeuvres majeures de ce siècle. Une oeuvre colossale à laquelle Robert Musil consacra 30 ans sans avoir eu la satisfaction de la voir terminée. Il y travailla encore le matin de sa mort, le 15 avril 1942.

L'ouvrage que nous offrent les éditions Balland vient corriger une importante lacune. Jusqu' alors, aucune biographie n'avait été consacrée au grand écrivain autrichien. Marie-Louise Roth, qui signe cette première biographie, est l'une des spécialistes de Musil: coéditrice du *Cahier de l'Herne* consacré à l'auteur en 1982, elle dirige le Centre de recherches Robert Musil à l'Université de la Sarre et elle préside la Société internationale Robert Musil.

Fidèle en cela aux enseignements de l'auteur des *Désarrois de l'élève Törless*, son propos relève davantage d'une histoire des idées que de la démarche biographique conventionnelle. Pour Musil, et c'est ainsi qu'il souhaitait que soit comprise l'histoire, les significations prêtées aux événements s'avèrent plus déterminantes que les événements eux-mêmes. Sa vision du monde excluait tout déterminisme. Aussi, Marie-Louise Roth s'est-elle appliquée à pratiquer une approche plurielle. Elle aborde la vie de Musil à travers, certes, les épisodes marquants de son existence, comme ceux de ses nombreux déplacements entre Vienne et Berlin, celui de son difficile exil en Suisse, mais ce sont les

écrits de Musil qui appuient le plus solidement l'édifice biographique. Ce parti pris mosaïque repose, en outre, sur la mise à contribution de quatre collaboratrices, Rosmarie Zeller, Claude Chevalier, Annette Daigger et Anne Longuet-Marx, qui signent certains chapitres de l'ouvrage. En dépit des redites inhérentes à la méthode des voies croisées, l'ouvrage captivant du début à la fin. Il nous révèle Musil comme l'un des grands penseurs de ce temps.

Cette vie et cette oeuvre s'inscrivent sous le signe de l'exigence la plus haute. La bêtise et l'inconscience, celles des peuples comme celles de l'individu, ont toujours révolté Musil. Ses écrits de fiction et ses essais dénoncent « la pagaille de l'époque qui rend toutes choses vacillantes et tout le monde crédule ». De la tâche de l'écrivain, il dira qu'elle consiste « à trouver sans cesse de nouvelles solutions, de nouvelles constellations, de nouvelles variétés, à établir des prototypes de déroulement d'événements, des images séduisantes des possibilités d'être un homme, d'inventer l'homme intérieur ».

Comme chez tous les grands essayistes, comme chez Pierre Vadeboncoeur ici, la pensée de Robert Musil peut se définir comme une « lutte éthique », la recherche incessante du « significatif ». La lucidité la plus vive s'accompagne chez lui d'une espérance qui reconforte. Il ne souscrira jamais à l'idée de « déclin » que le livre d'Oswald Spengler (*Le Déclin de l'Occident*) avait rendu sé-

duisant aux yeux de ses contemporains. Marie-Louise Roth note, à ce propos, que pour Musil, « le salut n'est pas dans la régression ou la "guérison de la décadence" mais dans la prise de conscience lucide d'une problématique nouvelle ». Pour Musil — et cela concerne le Québec actuel — l'état d'une société doit sans cesse être défini comme un problème nouveau et non comme une « solution avortée ».

Ce refus de l'idée de « déclin » s'inscrit dans la morale musilienne de la « pensée en contexte » et du « pas suivant »: « faire le pas toujours nécessaire et si désiré au devant du nouveau ». Sa réflexion s'exerça sur toutes les grandes questions de son temps qui demeurent pour une large part les questions de notre temps. C'est peut-être pourquoi cette pensée paraît d'une si étonnante actualité.

Les lecteurs passionnés de Musil seront heureux d'apprendre la parution d'une partie de sa correspondance, environ 300 lettres choisies parmi les 1,480 que contient l'édition originale allemande. Ces lettres,

écrites de 1901 à 1942, annotées et traduites par Philippe Jaccottet, présentent un intérêt marginal par rapport à l'ouvrage de Marie-Louise Roth. On y trouve quelques pages adressées au poète Rainer Maria Rilke pour qui Musil conserva toute sa vie une grande admiration, à Thomas Mann et à d'autres écrivains célèbres de l'époque. Les sujets abordés tournent autour des difficultés d'édition et du manque d'argent. Cinq très belles lettres de Martha Musil, écrites peu de temps après la mort de son mari, ferment le recueil. Musil ne fut pas un grand épistolier. Dans l'ensemble, on ne retrouve que rarement cet effet de choc, cette belle lumière, que produit partout ailleurs sa pensée.

S'il faut choisir, c'est l'ouvrage de Marie-Louise Roth qu'il faut choisir. Il nous conduit tout droit à une lecture ou à une relecture de Musil, en particulier des *Essais, conférences, critiques, aphorismes et réflexions*, dans la traduction encore de Philippe Jaccottet, parus au Seuil en 1984. Une véritable nourriture pour l'esprit.

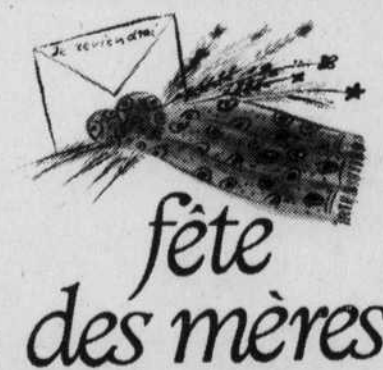
Faut LE DEVOIR pour le croire!

Éditions ALBIN MICHEL

Un roman plein de délicatesse et de tendresse!

yves navarre

Fête des Mères
Yves Navarre
218 pages — 15,95 \$

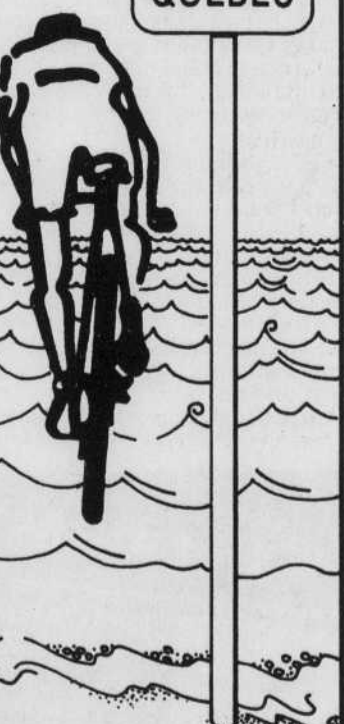
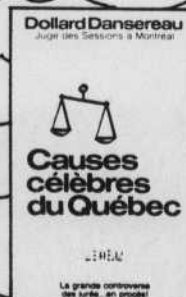


ROMAN ALBIN MICHEL

Épouse et mère de grands enfants, Claire a quarante-six ans. L'avant-veille de la fête des Mères, elle quitte l'appartement en ne laissant qu'un petit mot: « Je reviendrai... » Durant trois jours, elle fera les cent pas dans Paris, seule avec ses souvenirs. Mais reviendra-t-elle chez elle le dimanche soir pour la réunion de famille, la fête des Mères, sa fête?

EN VENTE CHEZ VOTRE FOURNISSEUR

Prenez le large avec...



DICTIONNAIRE DE MOI-MÊME
Jean Ethier-Blais 7,95 \$
POUR RÉVEILLER LE DIEU ENDORMI
André Moreau 9,95 \$
LA SAGA DES LAGACÉ
André Vanasse 7,95 \$
MAMAN-PARIS, MAMAN-LA-FRANCE
Claude Jasmin 7,95 \$
CAUSES CÉLÈBRES DU QUÉBEC
Dollard Dansereau 6,95 \$
ADIEU BABYLONE
Naim Kattan 7,95 \$
LES GRANDES MARÉES
Jacques Poulin 6,95 \$

LE MÉLÉ
Éditeur



En vente chez votre libraire

Portrait de dame... avec groupe!

SOFKA
Anita Brookner
La Découverte, 200 pages

LE FEUILLETON

LISETTE MORIN

LAN dernier, la romancière anglaise Anita Brookner fut vraiment pour moi « la découverte »... des éditions La Découverte. C'est dans un sentiment voisin de l'incrédulité, tant me paraissent de plus en plus rares les écrivains de cette trempe, que j'ai lu *Regardez-moi*, et, pour reprendre le mot de l'auteur, c'est avec impatience que j'attendais ce qu'elle nous promettait, « l'une de ces chroniques humoristiques et mordantes comme en aiment les professeurs d'Oxford et de Cambridge »...

Dans ce même premier roman, traduit en français, qui fit mesdames toute une semaine, Anita Brookner, par le truchement de Frances Hinton, son personnage, nous faisait une confession bien rafraîchissante, en un monde où les littérateurs pêchent le plus souvent par sophistication : « J'essaie de temps en temps, disait-elle, de ren-

dre un modeste hommage au bon sens. Nous, les rationalistes, il faut bien que nous nous manifestions. »

Rationaliste, sans être simpliste, femme de bon sens plus exactement, voilà telle que nous apparaît, au début du roman, *Sofka*. Qui se nomme, en réalité, Sophie Dorn, originaire « du continent » mais qui, ayant épousé un Anglais plus âgé qu'elle, s'efforce, même après le décès de cet époux, de se conduire en véritable lady, de se conformer aux règles de la bourgeoisie londonienne. Sofka vit très confortablement, dans une belle maison dont elle surveille avec une vigilance sans défaut la bonne marche, entourée de ses quatre enfants : deux garçons, Frederick et Alfred, et deux filles, Mireille et Babette. Or, dans cette famille très BCBG, « il a été décidé — ou du moins pourrait-on le croire — que toutes les femmes de la famille devraient avoir des petits noms affectueux, des diminutifs, comme pour souligner leur petite nature pétillante ». On verra à en entendre donc beaucoup plus souvent Mimi et Betty que Mireille et Babette, de même que Nettie, pour Annette, la cousine, mais également Sofka, pour Sophie, d'où le titre français de ce roman qui s'intitulait, en version originale, *Family and Friends*.

Les chroniques, de préférence celles de grandes familles riches, sont l'une des constantes de la littérature anglaise contemporaine. Qui ne se souvient de *The Forsythe Saga*, de John Galsworthy, dont une brillante adaptation télévisuelle permit de remettre à l'avant-scène de l'actualité littéraire ce Prix Nobel 1932 un peu oublié. Et de cette autre série, qu'on repasse encore sur les chaînes américaines et canadiennes (j'en ai revu, l'autre soir, un épisode au réseau PBS), et dont le titre français était *Maitres et valets*.

Avec Anita Brookner, il ne faut pas trop vite conclure à cette continuité dans la tradition. *Sofka* est tout le contraire d'une œuvre romanesque « inspirée » par le conformisme et les bonnes manières. Brookner a choisi de nous les faire voir en portraits de famille, à l'occasion des mariages, avant de les redessiner à sa manière, incisive, caustique, qu'on qualifierait volontiers de vitriolique si l'humour, à toute page, et à chaque nouvelle photographie de groupe, ne tempérerait l'acidité des descriptions et des analyses.

Parlons des filles, puisqu'elles sont peut-être les personnes du groupe les plus intéressantes. « Qu'arrive-t-il, se demande leur mère, aux jeunes femmes élevées dans l'obéissance et formées à la

docilité et à la vertu ? » (Petite précision : le roman se situe, aux premiers chapitres, vers les années 1920.) À Betty, il arrivera que, peu soucieuse de demeurer dans les jupes de sa si parfaite maman, elle s'enfuira avec un danseur mondain vers Paris... puis en Amérique. D'où elle ne reviendra plus. Même pas pour le mariage de sa sœur Mimi, ni même pour la mort de sa mère, qui s'éteint doucement au dernier chapitre, dernier cliché d'un album de photographies que la romancière feuillette pour ses lecteurs en les entraînant sur de fausses pistes. Qu'elle s'empresse de brouiller en regardant, si l'on peut dire, les photos par transparence...

Chacun des événements mondains, si bien arrangés, si parfaitement équilibrés, que constituent les réceptions de mariage, d'anniversaires ou de deuils de la famille Dorn, s'accompagne, dans *Sofka*, d'une autre... vision de cette caste que constitue, peut-être encore aujourd'hui, la gentry. « Les enfants de Sofka ne sont jamais allés à l'école : ils sont en dehors de toutes les normes admises. Les garçons ont eu un précepteur et les filles une gouvernante. Ils ont fini, note quand même l'auteur, par apprendre pas mal de choses sans avoir réellement d'instruction... »

Peu instruit, sans doute, ne possédant rien du charme conquérant de son frère aîné Frederick « qui consummera des hécatombes de femmes » avant de tomber, avec consentement et nonchalance, sous la coupe d'une femme, qui l'entraînera pour la vie sur la Riviera italienne, Alfred, le cadet, « a appris par ses lectures de Dickens que la vigueur vient d'un dur labeur et de la cuisine traditionnelle... » Les week-ends dans la maison de campagne, baptisée *Wren House* (sans rien devoir au génie de l'architecte de Saint-Paul) sont des chefs-d'œuvre d'observation... corrosive pour Anita Brookner : les invités d'Alfred, qui sont tous du « clan » mais sans beaucoup se ressembler, la domestique souillon, qu'on finit — c'est toujours la grande placidité anglaise qui l'emporte — par adopter et même à qui on pardonne presque tout, finalement cet ennui distingué qui gomme les contrastés, qui permet de tout subir avec résignation.

Les pages les plus intéressantes et les plus drôles de ce roman beaucoup plus savant qu'il ne le laisse voir, au premier coup d'oeil (c'est toujours la lecture au second degré qui est la plus fascinante), sont celles qui « montent » ce que ne verra jamais Sofka : Betty, au bord de sa piscine hollywoodienne, entourant

son époux diminué par un accident cérébral. Frederick et sa femme Evie, leurs jumeaux robustes, dans cet hôtel de la côte que délaisse souvent l'hôtelier pour se « reposer » de fatigues inexistantes en descendant sur Nice, en fréquentant les environs de l'église Sainte-Rita, ses cafés et ses rues odorantes...

Quelle dernière pirouette, follement divertissante, nous réserve la romancière en nous offrant, dans la dernière photo de l'album, le mariage de la petite bonne de Sofka, Ursie, entourée des « restes » de la famille. Encore bien conservé, tout ce beau monde. Qui a supporté les ennuis, les épreuves, et même la guerre, sans les ressentir — du moins sur ce portrait de groupe... d'où la dame est absente. Mais se continue dans la ressemblance que la petite cousine Vicky (Victoria) offre avec la grand-tante disparue...

Une chronique, certes, mais traitée avec le brio, on n'ose dire la méchanceté — Anita Brookner est une personne si bien élevée — d'un écrivain qui a choisi, pour révéler son talent, ce que l'on nomme, chez les Anglais, l'*understatement*. Une réussite dans le mode mineur, peut-être, mais c'est quoi, le mode majeur dans le roman d'aujourd'hui ?

Dans les poches

GUY FERLAND

ROLAND GIGUÈRE, *La Main au feu*, Typo, poésie, 141 pages. De la grande poésie qui se rattache à la tradition française (Rimbaud et Michaux, entre autres) mais qui s'en sépare dans le même mouvement pour garder une originalité. Un poète qui a une vision du monde et qui a compris que la réalité se forge par la perception qu'on en a. Une préface de Gilles Marcotte situe bien l'œuvre de Giguère dans une perspective historique.

JANINE MOSSUZ-LAVAU, *André Malraux*, La Manufacture, coll. « Qui êtes-vous ? », 221 pages. Écrivain, militant des droits de l'homme, chef d'escadron aérienne, résistant, ministre, voyageur infatigable, André Malraux a toujours opposé l'action et l'art à la mort. C'est sous cet angle que Janine Mossuz-Lavau nous le présente dans la très belle et utile collection « Qui êtes-vous ? ». Des entretiens entre Pierre de Boisdeffre et André Malraux complètent le volume.

BRIGITTE-FANNY COHEN, *Èlle Wiesel*, La Manufacture, coll. « Qui êtes-vous ? », 160 pages. Après une présentation de cet écrivain juif de nationalité américaine et de langue française, humaniste radicalement pacifiste et prix Nobel de la paix 1986, nous avons droit à une série d'entretiens et à un texte inédit d'une conférence donnée en décembre 1975.



Nouvelle Justine... et Les Cent-Vingt Journées..., ces courts récits n'en sont pas moins pernicieux et témoignent de la grande maîtrise de l'écrivain. D'après Bataille et Barthes, entre autres, *Eugénie de France* serait un des plus importants récits français de tous les temps. Ces *Nouvelles héroïques et tragiques* sont précédées de *Idée sur les romans* et d'une préface de Michel Deleon.

CATHERINE KINTZLER, *Condorcet, l'instruction publique et la naissance du citoyen*, Folio/essais, n° 55, 311 pages. La liberté s'accorde-t-elle avec le savoir ? C'est cette question capitale que pose Catherine Kintzler dans son livre sur Condorcet qui, le premier, osa formuler le problème. Kant contre Condorcet ? Le débat est ouvert.

JEAN COCTEAU, *Orphée*, J'ai lu, n° 2172, 123 pages. Quel beau film et quel beau livre ! On retrouve, dans le scénario d'*Orphée*, toute la poésie dont Jean Cocteau était capable.

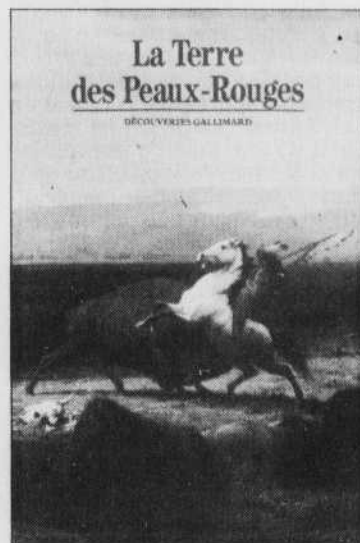
YVES COHAT, *Les Vikings rois des mers*; PHILIPPE JACQUIN, *La Terre des peaux-rouges*; BERTRAND IMBERT, *Le Grand Défi des pôles*, Découvertes Gallimard, nos 13, 14 et 15, 176, 192 et 224 pages.

Fidèle à ses promesses, la collection « Découvertes Gallimard » publie trois autres volumes abondamment illustrés avec une mise en page soignée, dynamique et un texte accessible et bien documenté qui font le point sur les différents sujets abordés. De véritables petites encyclopédies en format de poche.

FRANQUIN et JIDÈHEM, *Gaston I, Gala des gaffes*, J'ai lu/BD, BD17, 125 pages. Gaston nous en met plein la vue avec ses milliers de gaffes de tous genres. Signalons également la parution, dans la même collection, d'*Adèle et la bête*, de Tardi (BD18) et de *HP et Giuseppe Bergman*, de Milo Manara (BD20).

ROGER CALLOIS, *Le Mythe et l'homme*, Folio/essais, n° 56, 188 pages. Un des premiers livres de Callois devenu un classique de l'anthropologie. Dans cet ouvrage, Callois tente de définir le mythe et ses conséquences dans la vie sociale de l'homme.

CIORAN, *Histoire et utopie*, Folio/essais, n° 53, 147 pages. Avec sa



À Ispahan, un incendie a détruit 85,000 livres rares

LONDRES (Reuter) - Un incendie a détruit la bibliothèque de la faculté de littérature de l'université iranienne d'Ispahan, qui contenait quelque 85,000 livres rares, a annoncé lundi l'agence Irna.

Irna ajoute que l'incendie, survenu dimanche, est considéré par les universitaires comme une « catastrophe culturelle et scientifique » mais que les manuscrits appartenant à l'université y ont échappé car ils sont conservés ailleurs, à la bibliothèque centrale du campus.

lucidité et sa verve habituelles, Cioran trace le portrait de différentes utopies qui ont marqué le cours de l'Histoire.

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

Vendredi 19 juin de 17h à 19h
ANDRÉE FERRETTI
auteure de
RENAISSANCE EN PAGANIE
AUX ÉDITIONS
L'HEXAGONE

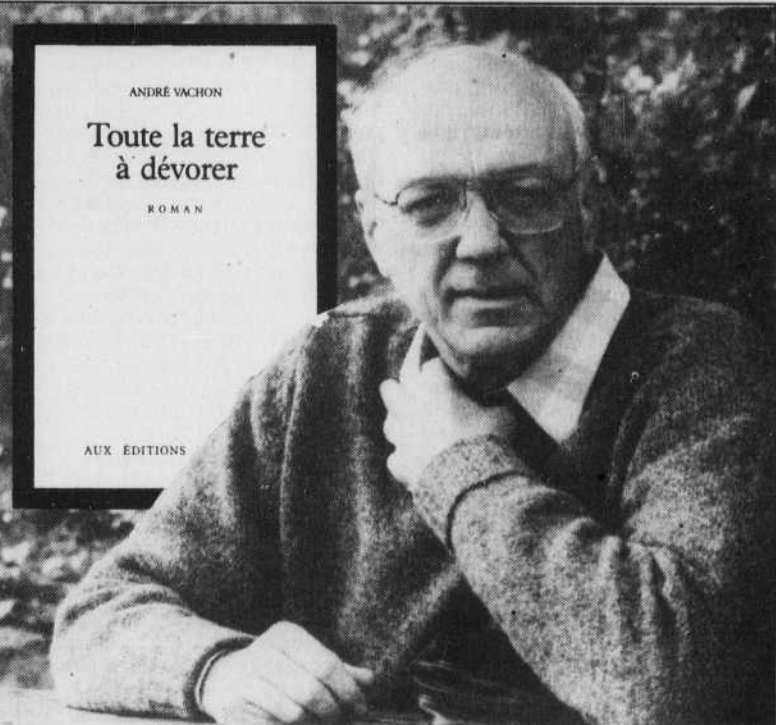
Samedi 20 juin de 14h à 16h
PAQUERETTE VILLENEUVE
auteure de
RETOUR II, journal d'émotions
aux Éditions
L'HEXAGONE

Venez regarder avec nous
APOSTROPHES
le dimanche à 14h30

de 9 à 9
362 jours par année

1120, av. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

André Vachon Toute la terre à dévorer



Ce roman fait le portrait d'une société mouvante, toujours fascinée par les espaces vides du Nord, mais littéralement happée par le Sud et grouillante d'émigrés: un Québec tout métissé d'apports étrangers, qu'il s'efforce d'accueillir en français.

Une histoire d'amour. Tendre. Un regard décapant sur le Québec quadrillé, mouvant. Un regard dérangeant. Inédit pour le moins, qui bouscule bon nombre d'idées reçues.

En vente chez votre libraire, 192 pages, 19,95\$

S E U I L

Des petits livres qui en disent long

Jacques Dufresne
LE PROCÈS DU DROIT

LE PROCÈS DU DROIT
Jacques Dufresne

«LE PROCÈS DU DROIT, tout à fait remarquable. Absolument étonnant, un bouquin extraordinaire, une véritable bombe.»

(Jacques Languirand, Par quatre chemins, Radio-Canada)

127 pages
9,95 \$

INSTITUT QUÉBÉCOIS DE RECHERCHE SUR LA CULTURE
14, rue Haldimand, Québec, G1R 4N4
Tel. (418) 643-6695

Les Best-sellers

	PRIX COURANT	NOTRE PRIX
1. L'AMOUR AUX TEMPS DU CHOLÉRA, Gabriel Garcia Marquez	28,00\$	22,95\$
2. LES AMOURS BLESSÉES, Jeanne Bourin	19,95	15,25
3. L'ADIEU AU SUD, Maurice Denuzière	24,95	19,25
4. QUAND LE DESTIN BASCULE, Barbara Taylor-Bradford	19,95	15,25
5. LES BRUMES D'AVALON, Marion Zimmer Bradley	24,95	19,25
6. LÉONARD DE VINCI, L'HOMME ET SON TEMPS, Sylvia Alberti de Mazzetti	17,95	13,85
7. ROMAIN GARY, Dominique Bona	24,95	19,25
8. MONSIEUR BUTTERFLY, Howard Buten	19,95	15,25
9. OURAGAN, Jame Clavell	24,95	19,25
10. LES FILLES DE CALEB, tome II, Arlette Cousture	19,95	15,25

Prix net — Achat comptant seulement.
COLL. LA PLÉIADE, RABAIS DE 25%

le Parchemin 845-5243

STATION DE METRO BERRI-DE-MONTIGNY H2L 2C9

EFFETS PERSONNELS
PIERRE MORENCY

52 p. — 9,95\$

POÉSIE

PIERRE MORENCY
EFFETS PERSONNELS

«Effets personnels... un des moments forts de la poésie québécoise récente.»

Pierre Nepveu, *Spirale*
«Pour ma part, je retiens *Effets personnels* de Pierre Morency comme un des grands livres de la poésie récente au Québec.»
Jean Royer, *Le Devoir*
«La parution d'un livre de Pierre Morency représente généralement un événement littéraire.»
Guy Cloutier, *le Soleil*

POÉSIE

l'Hexagone
lieu distinctif d'édition littéraire québécoise

GUY GERVAIS
VERBE SILENCE

Depuis son recueil *Gravité* (1982), Guy Gervais est un poète de la maturité. Sa réflexion atteint des accents uniques en notre poésie, où la pensée renoue avec l'émotion. Le propos de ce recueil intitulé *Verbe silence* serait de dire le monde en un seul mot ou, si vous préférez, raconter la naissance du poème.

Jean Royer, *le Devoir*

POÉSIE

VERBE SILENCE
GUY GERVAIS

52 p. — 9,95\$

POÉSIE

Serge Patient, écrivain guyanais

«Le créole est une langue verte, d'une force extraordinaire...»

GEORGE TOMBS

« JE SUIS nègre d'acculturation, enraciné dans mon exil comme un alter ego. » Ce sont les paroles de Serge Patient, dans *Guyane pour tout dire*, recueil de poèmes sur la complicité et la solitude des créoles noirs dans ce département français d'outre-mer, voisin du Brésil.

Serge Patient est aujourd'hui le doyen des écrivains de son pays, en plus d'être professeur d'espagnol à Kourou, défenseur de la langue et de l'identité créoles (il a récemment fait une intervention sur ce sujet devant le Sénat français) et conseiller régional UDF, donc barriste, et, à ce titre, ardent partisan de la décentralisation politique en France.

À travers ses ouvrages littéraires et sa carrière politique, il vit donc le double caractère de la situation guyanaise, dans cette terre méconnue du monde extérieur (qui est en dehors même du triangle antillais habituel : Haïti-Guadeloupe-Martinique). *El Dorado*, terre perdue, tombeau des Blancs, baigne de Cayenne, enfer vert, baigne de l'île du Diable : depuis toujours, semble-t-il, la Guyane n'a été connue que pour quelque affreuse catastrophe, et jamais pour elle-même. Aujourd'hui, le pays vit une dépendance économique qui semble avoir été planifiée par l'État français.

« Le Guyanais lui-même, de poursuivre M. Patient, a toujours été mal à l'aise dans ce rôle de fille entretenue. Il a toujours eu conscience que son pays avait une potentialité économique extraordinaire... D'où une contradiction entre les gouvernements français, qui se contentaient de faire survivre la Guyane au jour le jour et petitement, et l'ambition des rêves guyanais, qui, eux, disaient : ce pays peut faire plus, peut-être plus. »

La cohabitation des Noirs et des Blancs est l'un des thèmes principaux que l'on retrouve dans la poésie

de Serge Patient ou dans ses romans (qui, malheureusement, ne sont pas faciles à trouver au Québec). Dans son roman *Le Nègre du gouverneur*, le héros apparaît comme le premier créole, le premier esclave à gagner sa liberté en contrepartie d'une assimilation totale au pouvoir de l'État français. M. Patient revient souvent sur ce thème : le créole vis-à-vis du français, la solitude pathologique du colonisé face à la négligence chronique du colonisateur, la schizophrénie d'une culture orale à l'intérieur d'une plus grande culture littéraire française. Mais il se rend bien compte qu'on vit actuellement en Guyane une revalorisation, une réaffirmation de toute la culture créole. Il en est d'ailleurs un des premiers artisans.

Le créole est « une langue verte, une langue d'une force extraordinaire, qui ne semble pas menacée de disparition. Donc, le problème aujourd'hui n'est pas de sauvegarder la langue créole, qui se défend très bien elle seule. Le problème est simplement de faire en sorte qu'il n'y ait plus de tabou pour l'expression en créole. Parce que la langue créole, pour les Guyanais, restera toujours la langue de la connivence créole, de la complicité, tandis que la langue française sera toujours perçue comme la langue des rapports institutionnels. »

Pour cela, il fallait que les quelque 80,000 Guyanais passent par un mouvement de décolonisation qui, s'il n'a pas conduit à l'indépendance politique, s'est néanmoins exercé au niveau des esprits. Les Guyanais n'ont plus pour ancêtres les Gaulois, comme on l'apprenait à l'école, il y a encore peu de temps. « Il est remarquable de constater qu'une fois les esprits décolonisés, le problème de la langue française comme langue officielle ne se pose plus comme une menace de domination ou d'asservissement mais, au contraire, comme une possibilité d'enrichissement. »

Il demeure que la Guyane fran-

çaise n'est pas bien connue des lecteurs québécois. Certains, ayant lu *Le Siècle des lumières*, extraordinaire épopée du Cubain Alejo Carpentier, auront une impression plutôt négative de ce pays équatorial au carrefour de l'Afrique, de l'Europe, de l'Amérique latine et même de l'Amérique du Nord. N'oublions pas qu'à la suite du Grand Dérangement, les Acadiens ont essayé de s'implanter à la limite de la forêt amaz-

nienne. Cette impression négative, communément partagée à l'extérieur, est enfin en train de changer. « L'implantation de la base spatiale à Kourou (sur laquelle LE DEVOIR a récemment publié un reportage) a singulièrement contribué au changement positif de l'image déplorable que la Guyane pouvait avoir aux yeux de l'extérieur. »

Mais, malheureusement, M. Patient voit que l'influx à Kourou d'in-

génieurs et de cadres métropolitains n'a pas conduit à une plus grande compréhension entre Noirs et Blancs. Au contraire, Kourou semble bien la ville de deux nouvelles solitudes. Il s'agit d'un nouveau défi pour les Guyanais de souche.

« Le reproche que je suis tenté de faire jusqu'à maintenant à certains éléments européens qui vivent en Guyane, c'est de vivre en Guyane comme dans un paquebot, comme s'ils faisaient une traversée. Et, quand on arrive au port, quand on a accompli son séjour... eh bien ! on se retrouve comme au départ, sans avoir rien appris, sans avoir rien oublié. »

Homme de lettres, Serge Patient se présente cette année aux élections municipales de Kourou. La mairie de cette ville pourrait lui servir de tremplin pour une carrière « nationale », autrement dit dans toute la France, en métropole comme outre-mer.



Photo © George Tombs 1987

SERGE PATIENT :

« Le Guyanais a toujours été mal à l'aise dans le rôle de fille entretenue » que signifie la dépendance économique.

Et Perros inventa le genre « papiers collés »

PAPIERS COLLÉS 1

Georges Perros
Gallimard, coll. « L'Imaginaire »

JEAN ROYER

GEORGES PERROS (1923-1978) a inventé un genre qui se nomme « papiers collés » et qui se lit en trois tomes chez Gallimard. Voici que le premier de ces livres est désormais trouvable dans la collection « L'Imaginaire ».

Ces « papiers collés » (vous reconnaissez bien le titre de la collection d'essais que les éditions Borel ont emprunté à Perros) rassemblent des aphorismes, des soliloques, des notes de lecture de l'auteur qui ne parlait pas mieux aux autres qu'à lui-même.

Fuyant les jeux mondains de Paris pour une retraite toute familiale en Bretagne, après avoir troqué le théâtre (il avait été comédien à la Comédie-Française sous le nom de Georges Poulot) pour l'écriture, Perros est devenu l'un des commentateurs les plus lucides et fulgurants de l'Homme du 20^e siècle.

Je dois vous faire un aveu : depuis 10 ans, Georges Perros reste un de mes plus fidèles compagnons en littérature. Il m'a appris à chercher le mot juste et l'esprit de synthèse. Il m'a montré les chemins pour entrer en soi et pour en sortir. Il m'a donné des leçons de littérature et de vie sans jamais tricher.

Georges Perros n'est pas un écrivain comme les autres. Il n'est ja-

mais en représentation que pour lui-même. Il n'écrit pas pour la galerie. Il n'épouse pas les tics et les manies de son temps. On dirait qu'il se rrape la conscience à force de mots arrachés au sentiment de vivre. On dirait qu'il gratte les livres qu'il a lus jusqu'à l'intérieur du texte.

Certes, Perros est un écrivain unique. Son problème de communication avec les femmes qu'il a connues en fait un être près de Jacques Brel : un tendre misogynne, un homme qui est resté adolescent en ce qui concerne le sentiment amoureux mais qui le sait et qui cherche à se l'expliquer constamment. Du point de vue humain, Perros est certes un écrivain d'avant le féminisme.

Mais, sur le plan intellectuel, Per-

ros représente avant tout l'esprit français le moins chauvin et le plus intelligent. Ses lectures des classiques et des modernes, des romanciers et des poètes, des philosophes et des moralistes comptent certainement parmi les plus brillantes.

De plus, le style de Perros reste toujours vibrant et communicatif autant que moulu dans la justesse de l'expression. Le regard de Perros devient irremplaçable.

Si vous aimez la littérature, si vous prétendez que le journal intime est un genre mièvre, ou si vous croyez que l'aphorisme n'est qu'un jeu, lisez Georges Perros. Lisez ce genre qu'il a inventé et nommé « papiers collés ».

GUIDES DE VOYAGES

JEAN-FRANÇOIS LACERTE

SE PERDRE DANS VENISE
Arthaud, collection « Pays », 1986, 156 pages

VACANCES ET WEEK-ENDS À LA CAMPAGNE
Balland, 1987, 346 pages

PARIS
Arthaud, 1987, 652 pages

GUIDE DES AUBERGES ET HÔTELS DE CAMPAGNE (de France)
Rivages, 1987, 266 pages

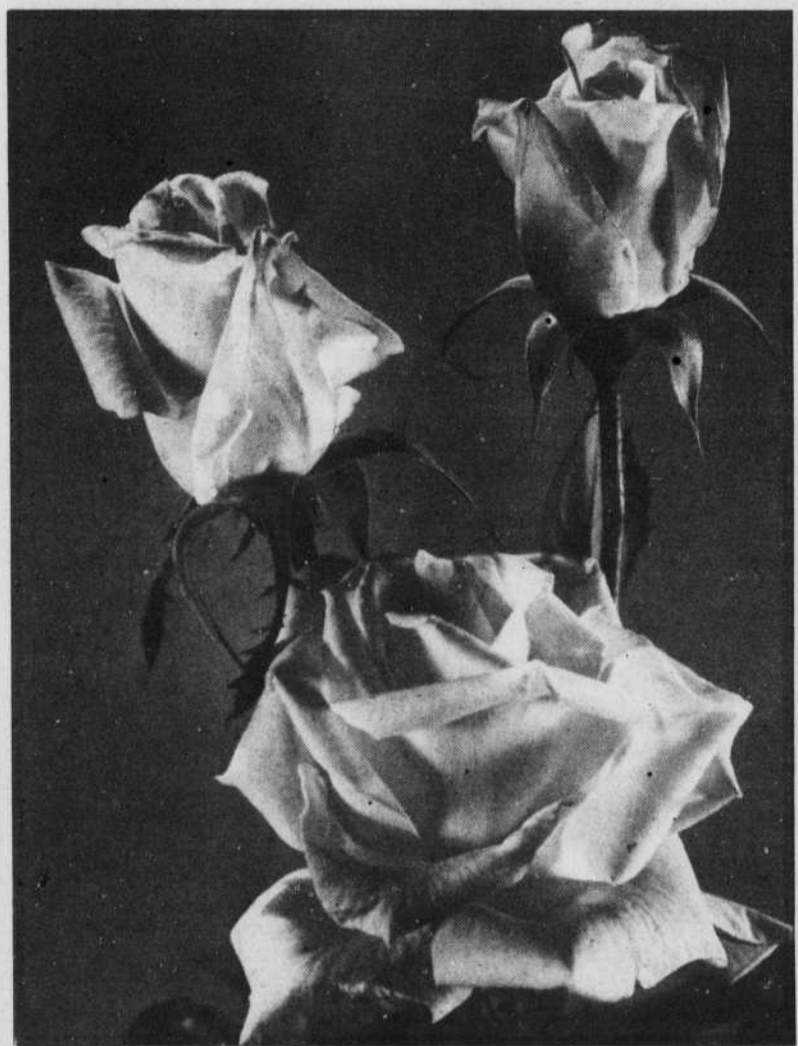
VENISE, capitale mondiale des romantiques, est tellement unique que plusieurs grands voyageurs la considèrent comme la plus belle ville qu'ils aient jamais vue. Fort probablement que les auteurs du livre *Se perdre dans Venise*, René Huyghe et Marcel Brion (les magnifiques et nombreuses photographies sont de Bronislaw Horowicz), ont Venise dans le sang. Malheureusement, les textes manquent de dynamisme, bien qu'on sente constamment une volonté de faire ressortir ce que Venise a de beau et d'inédit (dans ce genre de « guide », il faut souligner que la collection « Autrement » excelle. Sa recette ? Probablement le fait qu'on fait appel à plusieurs auteurs, et non à deux seuls comme c'est le cas ici). Dans une même page, les auteurs se passent continuellement la plume afin de parler du même sujet. Cette « partie de ping-pong » devient lassante à la fin, même si l'idée maîtresse des auteurs était de créer l'effet d'un dialogue. La page couverture est de toute beauté, les couleurs et leurs reflets dans l'eau donnent le goût de feuilleter ce livre, dans le but de lire des textes aussi beaux que les photographies qui les illustrent. Certes, la qualité y est : c'est toutefois l'arrangement des textes qui est un peu agaçant. Mais, côté détails, il faut dire que tout y est.

La France étant de loin la destination européenne la plus populaire auprès des Québécois (la politique tarifaire des sociétés aériennes n'est pas étrangère à cet engouement), il est un peu normal, à la veille des vacances, que nous nous attardions à cette destination. Paris, principalement, nous sert de porte d'entrée au continent européen, au point où les rayons des librairies regorgent de livres à son sujet. Le guide publié chez Arthaud (653 pages) est probablement le plus récent qui existe ici, puisqu'il a été rédigé en 1987. La capitale de l'Hexagone est littéralement passée aux rayons X. Tout semble y être : l'histoire, le (classique) Paris de A à Z, des itinéraires pour une semaine entière et

enfin, des descriptions de monuments et lieux à visiter. Pour en savoir plus long sur la Seine et les croisières que ce fleuve offre, le Paris insolite, la vie culturelle, la gastronomie et les possibilités d'hébergement (à ces égards, toutefois, le guide Michelin est difficile à battre), quoi faire avec des enfants, le Paris nocturne, etc., l'achat de ce guide est fort conseillé. Il manque peut-être un peu d'illustrations (avec 650 pages, on aurait pu se forcer un peu plus) et, malheureusement, il ne couvre que Paris.

Quant aux amants de la nature et des lieux d'hébergement hors des circuits réguliers et moins chers que la norme, le guide de Michel Smith, intitulé *Vacances et week-ends à la ferme* (1987, 348 pages), est tout désigné. Le guide compte plus de 1,000 bonnes adresses pour des vacances familiales, dont (nouveau pour l'édition de cette année) 200 adresses de fermes-auberges. Chaque endroit recommandé fait l'objet d'une brève description et est toujours accompagné d'une photo descriptive des lieux. Les pictogrammes sont aussi originaux : le nombre de poignées de main représente l'accueil; le sabot indique l'authenticité du lieu; le fauteuil symbolise le confort (pour lequel les critères sont différents de ceux que nous sommes habitués à considérer) et la soupière rappelle que la place fournit les repas. C'est bien fait et ça change des guides Michelin et autres de cette catégorie.

Mais... les guides rouges Michelin ont très certainement la cote d'amour des millions de touristes qui vont en France chaque année. Bien faits, concis et, surtout, extrêmement quantitatifs et qualitatifs, les disciples de saint Christophe (patron des voyageurs) le trouvent parfois un peu « sec », côté illustrations. Pour exaucer le vœu de ces visuels, les éditions Rivages ont mis au point une collection de guides dans laquelle sont répertoriés plusieurs petites auberges de campagne. Au total, près de 250 pensions de toutes catégories font l'objet d'une recherche minutieuse, chacune ayant droit à une page de texte avec photo couleur à l'appui. Quant à son utilisation, les procédures ont été réduites à la plus simple expression : les régions de France sont listées par ordre alphabétique et c'est encore l'ordre alphabétique qui régit l'apparition des noms de logis classifiés. Dans la même collection, *Auberges et hôtels de charme en Italie et Portugal*. Bref, la campagne française semble représenter le dernier créneau développé par les éditeurs de guides de voyages.



La rose « Apollon » : les rigueurs de notre climat sont un défi pour la culture de la reine des fleurs.

A L'AFFICHE

UNE EXPOSITION, UNE RENCONTRE UN BON FILM, UN BON DIVERTISSEMENT

C'EST DE TOUTE ÉVIDENCE DANS LE DEVOIR

Le printemps poétique chez vlb éditeur



Philippe Haeck
L'atelier du matin

« Un livre qui en un peu plus d'une centaine de textes vous dit toute la vie, tout l'univers, la beauté du monde, la fraîcheur des matins. Un livre qui vous rappelle l'éblouissement de vivre et de souffrir est un grand livre. »
Gilles Toupin, *La Presse*.
136 pages — 10,95\$



Elise Turcotte
La voix de Carla

« Il y a dans cette *Voix de Carla* une vision cinématographique surprenante... Une écriture serrée, bien servie par l'ellipse, fait surgir devant nous un univers d'images. La peur, la mort, le temps, les signes, le corps, la voix sont quelques-uns des thèmes abordés de biais dans ce livre dense. » Guy Ferland, *Le Devoir*.
100 pages — 8,95\$

Belle rose...

J'AIME LES ROSIERS

René Pronovost
éditions de l'Homme
collection « Pouce vert »
Montréal, 154 pages, illustré

ET QU'EST-CE qu'elles font dans les pages littéraires ? Elles n'y sont pas plus étrangères qu'un poème de Ronsard, qui les a chantées, ou que Gertrude Stein, à qui l'on doit « *a rose is a rose...* », ce sur quoi un matin a renchérit : « ... *is not a tomato*. »

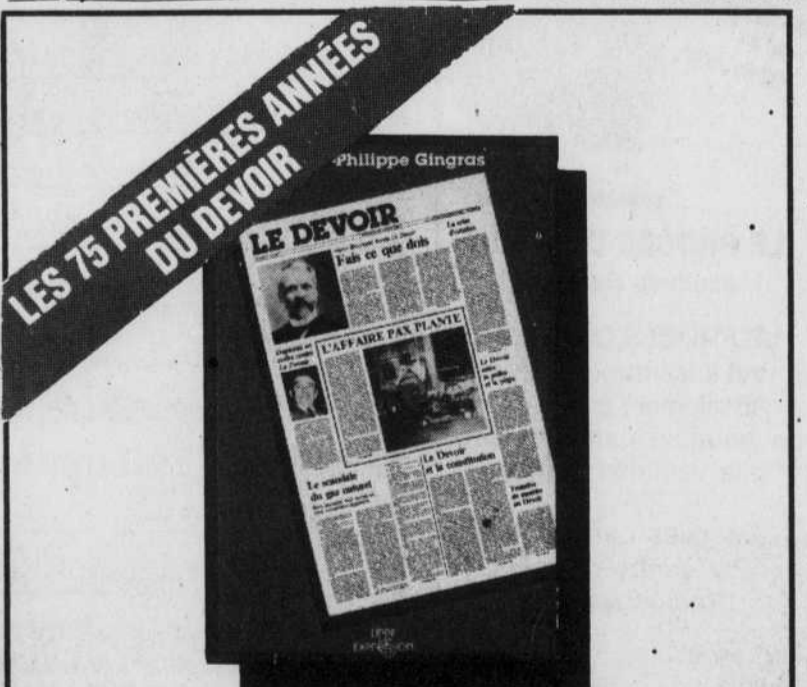
Boutade, peut-être, car on affirme que la tomate étant aussi de la famille des rosacées, on ne sait s'il s'agit, à vrai dire, d'un légume ou d'un fruit. Bref, nous aimons tous les roses et c'est le titre (au singulier) d'un ouvrage de René Pronovost paru tout récemment aux éditions de l'Homme, dans la collection « Pouce

vert ». Saviez-vous que les Québécois dépensent pour décorer leurs parterres plus que les Hollandais eux-mêmes ? Les rigueurs du climat canadien constituent un défi pour la culture de la reine des fleurs, et le livre de l'agronome-horticulteur y consacre quelques pages essentielles.

On y trouve l'histoire de la rose, ses origines historiques et botaniques, les soins à lui donner, la plantation, la taille, les boutures, et, bien sûr, une nomenclature exhaustive des rosiers anciens et modernes. On y découvre aussi de fort jolis mots, hormis « bouturage », comme « marcottage » et « écussonnage ».

Se procurer l'ouvrage sans tarder si vous comptez planter avant la fin du printemps. À l'automne, la mise en terre est plus difficile. — J.-V. D.

Faut LE DEVOIR pour le croire!



« LE DEVOIR » de Pierre-Philippe Gingras

Un livre de 295 pages qui retrace l'histoire du DEVOIR depuis sa fondation en 1910 jusqu'à son 75^{ième} anniversaire en 1985.

Commande postale seulement. Allouez de 6 à 8 semaines pour la livraison.

Découpez et retournez à : Le Devoir, 75 ans, 211, St-Sacrement, Montréal, Québec H2Y 1X1

Je désire recevoir..... exemplaire(s) du livre "LE DEVOIR"
J'inclus 19,95\$ par exemplaire;
(3 \$ de frais de port et de manutention inclus dans ce prix).

NOM:.....
ADRESSE:.....
PROVINCE:.....
CODE POSTAL:.....
MODE DE PAIEMENT:
 Chèque American Express
 Master Card Visa
No. de carte de crédit:.....
Expiration:.....

L'Amérique: une politique étrangère introuvable

Entre le discours et la politique, il y a la réalité, complexe et ambiguë

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE DES ÉTATS-UNIS DE TRUMAN À REAGAN (Les années difficiles)
Simon Serfaty
Paris, Presses universitaires de France, collection « Politique d'aujourd'hui » 1986, 247 pages

ALBERT JUNEAU

« L'AMÉRIQUE est de retour », avait clamé Ronald Reagan en arrivant au pouvoir en janvier 1981. En politique internationale, le nouveau président voulait redonner à son pays la puissance et l'autorité des années 50. Il avait fait des promesses : « Plus de SALT », « plus de nouvel Iran », « plus de nouveau Viêt-nam », « plus de nouveau Cuba »... Bref, en finir avec ces échecs qui ont affaibli le pays et miné son prestige à travers le monde.

L'administration Reagan s'engagea donc dans un vaste programme de réarmement avec l'espoir de rétablir la suprématie militaire américaine. Mais, très tôt, les républicains allaient faire l'expérience des « limites du renouveau américain ». Entre le discours et la politique, il y a la réalité, complexe et ambiguë. L'Amérique a reculé, révisé une fois de plus ses rêves ambitieux. Pourquoi ? Parce qu'elle n'est pas prête à en payer le prix. Et ce

prix est souvent très élevé. Il implique fatalement le soutien réel de pays alliés ou, ce qui répugne généralement à l'opinion publique, une intervention directe de l'armée américaine.

Telle la thèse centrale que soutient Simon Serfaty dans son dernier livre publié en français : *La Politique étrangère des États-Unis de Truman à Reagan*. Édité en anglais en 1984, l'ouvrage n'en reste pas moins actuel, l'auteur ayant pris soin de faire une mise à jour pour la traduction française. N'étant pas américain d'origine, Serfaty présente une analyse « détachée » de la politique étrangère des États-Unis. Né en Afrique du Nord et formé à la culture française, l'auteur aborde son sujet avec une sensibilité « européenne » et une connaissance profonde de l'Amérique où il vit maintenant depuis 27 ans.

Nation ou empire ? L'Amérique doit être les deux, mais elle reste hantée par son penchant isolationniste qui a si profondément marqué son histoire. L'auteur note avec raison l'indifférence du public américain vis-à-vis de la politique étrangère. En 1982, un sondage révélait que les tiers des Américains estimaient le moment venu pour les États-Unis de se retirer des affaires du monde. Comment, dans ce contexte, mener une politique qui suit les discours ?



Mikhaïl Gorbatchev et Ronald Reagan lors de leur premier sommet, en novembre 1985 à Genève.

L'histoire et la géographie constituent ici des facteurs déterminants. Il est regrettable que l'auteur n'ait pas explicité davantage leur influence. En particulier, quand il traite des rapports entre les États-Unis et l'URSS. Il signale fort justement que les Américains ont négligé d'accorder à leurs relations avec Moscou ce caractère normal qui fait des relations entre grandes puissances un va-et-vient oscillant perpétuellement entre la négociation et la confrontation.

En fait, l'Amérique éprouve toujours une grande nostalgie de la « clarté des années cinquante », où elle jouissait d'une suprématie mili-

taire. Le projet d'initiative de défense stratégique (IDS, ou « guerre des étoiles ») lancé par le président Reagan n'est-il pas une tentative pour regagner « l'arme suprême », selon l'expression employée quelques décennies plus tôt par Truman à propos de l'arme atomique ?

Mais l'Amérique a perdu son monopole de l'arme nucléaire depuis longtemps. Et n'est-ce pas une autre administration républicaine, celle du duo Nixon-Kissinger, qui en avait tiré les conséquences, dès les années 70 ? Devant la déroute américaine en Asie du Sud-Est, l'ancien conseiller à la Maison-Blanche conclura : « Le Viêt-nam est plus qu'un échec de politique, c'est, en fait, un

échec... de la philosophie américaine des relations internationales... »

Cette philosophie — que l'on pourrait qualifier de « narcissisme historique », pour reprendre une expression de l'auteur — était fort simple puisqu'elle avait ses racines dans l'élan isolationniste de la jeune Amérique. Étant restés à l'écart des grandes tragédies de l'Histoire, les États-Unis en sont venus à voir le monde comme le reflet d'eux-mêmes, à imaginer la communauté internationale comme une réalité libérée de toute considération de puissance et où la guerre serait devenue futile.

D'où le slogan : « Ce qui est bon pour l'Amérique est bon pour le monde. »

Mais cette vision des rapports internationaux n'a-t-elle pas subi la rude épreuve des faits ? Depuis une vingtaine d'années, les présidences américaines ont fait la pénible expérience de l'inaccessible renouveau. L'auteur montre avec conviction comment Jimmy Carter et Ronald Reagan, malgré les apparences contraires, se ressemblent plus qu'ils ne s'opposent : chacun a été contraint de modifier, à son corps défendant, la « nouvelle politique internationale » qu'il avait annoncée avec fracas en début de mandat. Il n'est pas surprenant alors que ce soit l'administration Carter qui ait effectivement lancé le programme américain de réarmement que les républicains n'ont fait, en réalité, que poursuivre méthodiquement.

Ce scénario du « renouveau limité », on le retrouve quasi systématiquement d'une présidence à l'autre. Comme si l'Amérique, im-

puissante à se redéfinir elle-même, était condamnée, malgré les échecs passés, à retourner constamment aux sources premières de son idéologie.

Alors, que faire ? se demande l'auteur. Dans un bref chapitre — la question est tout de même considérable — Serfaty suggère à l'Amérique de reconnaître tout d'abord la complexité du monde et de fuir les solutions faciles. Curieusement, après de longues démonstrations sur une politique américaine incertaine et introuvable, l'auteur renvoie la balle aux Européens. L'Amérique, dit-il, « sait ce qu'elle veut faire mieux que ses adversaires et, surtout, mieux que ses alliés. C'est donc à l'Europe d'avantage qu'aux États-Unis que la question — Que faire ? — est posée... »

Est-ce l'historien ou l'Américain de souche européenne qui parle ?

Malgré cette conclusion trop rapide, l'ouvrage de Serfaty demeure une des bonnes synthèses actuellement disponibles sur l'histoire de la politique étrangère des États-Unis.

Il y a un an... / One year ago...

UNE COLLABORATION RENOUVELÉE (Le Québec et ses partenaires dans la Confédération)
Peter M. Leslie
Kingston (Ontario)
Institut des relations intergouvernementales, 1987, 83 pages

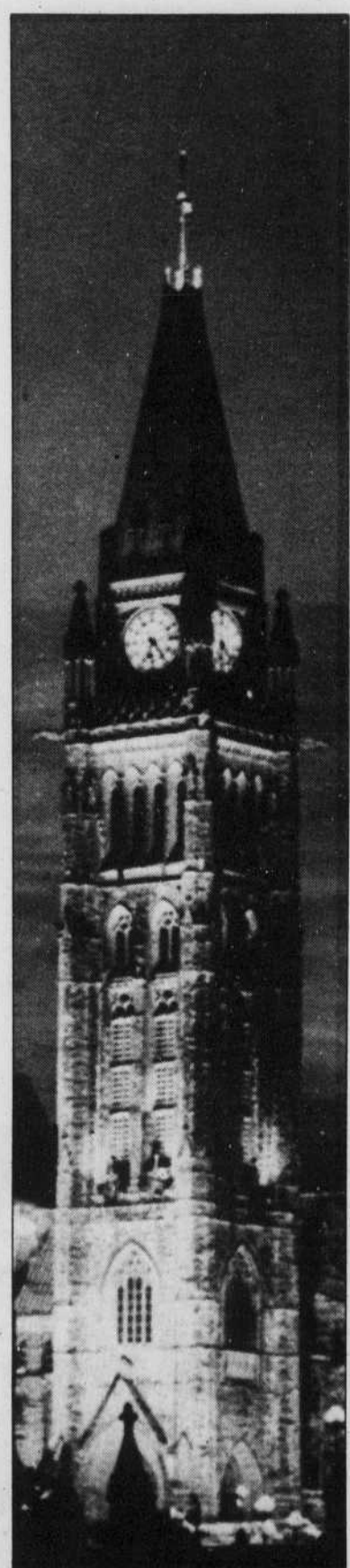
AU MOMENT où le Parlement fédéral et les assemblées législatives des États de la fédération canadienne vont se saisir de l'accord constitutionnel intervenu à Ottawa, voilà un petit livre qui vient à son heure. Il s'agit d'un compte-rendu détaillé du colloque tenu au Mont-Gabriel en mai 1986 qui a signalé le démarrage effectif de cette révision de la constitution.

Ce colloque, organisé conjointement par l'Institut des relations intergouvernementales de l'université Queen's (Kingston), la direction de l'École nationale d'administration publique (Enap) et LE DEVOIR, regroupait des universitaires, des hauts fonctionnaires de chacune des provinces et de l'administration fédérale, des syndicalistes et des hommes d'affaires, tous inscrits à titre strictement personnel.

Cet ouvrage, intégralement bilingue, permet de comprendre le chemin parcouru en un an jusqu'à la réunion du lac Meech où le premier ministre du Canada et ses homologues provinciaux ont réalisé un premier accord. Cet accord devait provoquer la tenue d'une série de délibérations d'une commission de l'Assemblée nationale et susciter bon nombre de réactions, dont la moins fracassante n'aura pas été celle de l'ancien premier ministre du Canada, M. Pierre Trudeau.

Instrument de travail précieux, ce petit livre reproduit aussi intégralement l'allocation prononcée à cette occasion par le ministre québécois responsable de ce dossier. M. Gil Rémillard y expose les fameuses cinq conditions mises de l'avant par le Québec à l'ouverture de cette ronde de négociations et qui ont balisé l'ensemble de cette entreprise.

— PAUL-ANDRÉ COMEAU



Le paradoxe d'un roi ordinaire

LOUIS XII
Bernard Quillet
Fayard, Paris, 1986, 518 pages

PIERRE-Y. LAURIN

SOUVENT, avant de plonger dans un livre, le lecteur aime doucement l'approivoiser en le regardant, le palpant, le feuilletant. Ce rituel l'aidera à lever un coin du voile et à garder un peu de mystère à cet objet qui lui promet plusieurs heures riches de bien-être, de curiosité assouvie.

Excepté pour quelques rares érudits, Louis XII est un parfait inconnu. La page 4 de garde nous met tout de suite en appétit. Elle nous fait regretter notre ignorance et nous apprend que ce monarque, tombé en disgrâce au XIXe siècle sous la plume traitresse de Michelet, était l'équivalent d'un Henri IV. Nous nous préparons à rencontrer un souverain puissant, bon pour le peuple, ouvert aux courants précurseurs de la renaissance, etc. Et c'est pendants et pleins d'humilité que nous commençons à parcourir l'ouvrage, convaincus de combler un trou béant de notre pauvre culture.

Malheureusement, la lecture achevée, la faim nous tenaille encore et toujours au ventre. La raison en est simple : la publicité est accrocheuse, mais la marchandise n'est pas livrée. Nous cherchons, dans les chapitres, le Louis XII décrit sur la pochette.

Le travail effectué par l'historien Quillet est correct. La vie de ce roi ne méritait pas l'indifférence dans laquelle elle a sombré. Il ne faut pas pour autant sonner clairons et trompettes, comme si nous avions exhumé des coffres poussiéreux de l'Histoire un grand personnage oublié.

Il est dit qu'« excepté Napoléon, jamais souverain français n'a contrôlé autant de territoires que lui » ; néanmoins, la politique étrangère de Louis XII a été encore plus éminemment fragile. Il tient en héritage de sa mère le comté d'Asti : voulant continuer la politique de Louis XI, il lance diverses expéditions en Italie. Il y gagne le duché de Milan et le royaume de Naples. Toutes ces possessions, il ne les maintient, tant bien que mal, que pendant 10 ans. Par contre, la paix intérieure est assurée. Une température clémente permet des récoltes abondantes et une cer-

taine prospérité. Le roi peut donc alléger les tailles, se voyant donner par les Français reconnaissants le surnom de « Père du peuple » (il comble le manque à gagner en écrasant de taxes ses féaux italiens, encore tout nouvellement blottis sous sa couronne).

La comparaison avec Henri IV ne tient pas. La politique de guerre contre l'Espagne du Vert-Galant, préparant l'avenir du pays, ne se mesure aucunement avec les alliances conclues, au gré du jour, par Louis XII en Italie (et où, de l'aveu même de l'auteur, il se ridiculise avec constance).

L'étude de M. Quillet nous a donné certaines certitudes. Les figures de proue de l'Histoire cachent parfois, de leur ombre envahissante, des contributions modestes mais dignes d'intérêt. Plus important, il nous convainc que les apologies au verso des publications (rédigées par l'éditeur ?) doivent être lues avec circonspection. N'oublions pas que même les plus belles et gracieuses dames peuvent de temps à autre, pour accrocher l'œil du passant, s'affubler des plus douteux atours.

« Des millions d'images »

QUÉBEC — Dans le but de faire connaître leurs fonds photographiques, qui comportent plus de cinq millions de pièces, les Archives nationales du Québec ont organisé une exposition intitulée « Des millions d'images aux Archives nationales du Québec », qui sera présentée à la salle Pierre-Georges-Roy, pavillon Casault, du 26 juin au 31 août.

Cette activité vise à sensibiliser le public à la valeur de l'image comme document d'information et à la richesse de ces ressources historiques conservées au Québec.

Une soixantaine de photographies

en noir et blanc ont été regroupées par modules portant sur la généalogie, l'architecture, l'urbanisme et l'éthnologie. Par le jeu des comparaisons, le visiteur pourra observer l'évolution de la ville à travers le temps, la transformation des traditions québécoises ou encore des scènes touchant les fêtes populaires ou religieuses.

Le volet de l'exposition qui concerne l'architecture traite particulièrement du parlement de Québec et présente des volumes illustrés de plans de cet édifice prestigieux.

L'exposition « Des millions d'images aux Archives nationales du Québec », qui débute à Québec le 26 juin pour se terminer le 31 août, parcourra ensuite les neuf centres des Archives nationales du Québec.

La salle Pierre-Georges-Roy du pavillon Casault est située à la Cité universitaire, Sainte-Foy. Les heures d'ouverture sont les suivantes : du lundi au vendredi, de 9 h à 22 h, les samedi et dimanche, de 9 h à 17 h.

Pour renseignements, téléphoner au (418) 644-4786.

OUVERTURE D'UN NOUVEL ÉTAGE

Des milliers de livres à prix incroyables

LE MÉZAR
LIBRAIRE

371 Ouest, ave. Laurier
Montréal, QC - H2V 2K6
Tel. (514) 273-2841

Ouvert 7 jours par semaine jusqu'à 21h

LA CONFÉRENCE INACHEVÉE

de Jacques Ferron

« Comme un texte sacré »



« La Conférence inachevée me rappelle cruellement la perte de ce très grand écrivain, le premier à faire des lieux de son oeuvre le centre naturel du monde... J'ai lu *La Conférence inachevée*, qui est une sorte de testament, comme j'aurais lu un texte sacré, dans un état d'accueil total... Ce que je viens de lire, dans le très beau recueil de VLB Éditeur, c'est, ici, là et là encore la mort de Ferron lui-même. « Les deux lys », un chef-d'oeuvre... Ce texte est bouleversant. »

Réginald Martel, *La Presse*

vlb éditeur

la petite maison de la grande littérature

A LIRE ABSOLUMENT

edpresse En vente partout

ERIC VAN LUSTBADER

JIAN
ROMAN
PAR L'AUTEUR DE LE NINJA

ACROPOLE

L'auteur du NINJA, E. VAN LUSTBADER, ne décevra pas ses lecteurs avec JIAN; érotisme, crimes rituels, exotisme et suspense. Un vrai maître!
19,95\$

ROBIN COOK

VIRUS
ROMAN

ROBIN COOK

Qui a oublié MANIPULATIONS? «VIRUS» une forme de sida sévit uniquement dans les centres hospitaliers et a déjà tué 8 personnes. ROBIN COOK nous revient avec un formidable complot; Marissa, l'héroïne y échappera-t-elle?
19,95\$

après LES SOULIERS DE SAINT PIERRE et L'AVOCAT DU DIABLE

le nouveau roman de MORRIS WEST

MORRIS WEST

CASSIDY
L'auteur de LES SOULIERS DE SAINT PIERRE et L'AVOCAT DU DIABLE, MORRIS WEST, nous relate dans ce nouveau roman l'histoire d'une vengeance posthume; celle de ce CASSIDY, qui avait un talent pour la haine et le désir de perdre son genre.
18,95\$

MARILYN INCONNUE

Un album de photos dont beaucoup sont inédites, réalisées à la veille de la mort de l'actrice. Un texte documenté pénétrant et attachant. Un livre qui nous révèle véritablement une MARILYN INCONNUE.
49,95\$

Nudité des nudités, tout n'est que nudité...



Jean
ETHIER-BLAIS

▲ Les carnets

TOUT HOMME est préoccupé par le spectacle de sa nudité. En exerçant à son livre *La Nudité humaine* (éditions du Belfroi, Québec, 1987), le professeur Jean Brun cite Job : « Nu je suis sorti du sein de ma mère, et nu j'y retournerai. » Et moi qui croyais que nous retournerions dans le sein innombrable d'Abraham ! Job s'y connaissait en nudité. Sur son fumier, dans la nudité totale, il apprit à faire connaissance avec lui-même. Sa misère se projeta en quelque sorte sur Dieu, qui, se confrontant à la nudité de l'âme humaine, se transforma et, si l'on peut dire, s'humanisa. Dépouiller le vieil homme, n'est-ce pas se mettre à nu ? Il y a plusieurs sortes de nudité, toutes liées au thème de la descendance orphique. J'imagine une trajectoire d'Orphée au cours de laquelle le dieu-poète, se rendant par paliers aux Enfers, où l'attend une Eurydice-Eve, se dénuée peu à peu. Il devient l'homme pur à la rencontre de la femme chaste. Nous nous mettons nus aussi pour retrouver le corps de cet Adam et de cette Eve que Dieu a condamnés à porter vêtement. La nudité adamique est un rêve merveilleux.

Je ne sais pourquoi, lorsque je

pense à la nudité, deux exemples me viennent immédiatement à l'esprit. Le premier : lorsque Jésus se révèle au grand prêtre, celui-ci déchire ses vêtements. Quels vêtements ? Jusqu'où poussa-t-il le dénudement ? Le vieil homme apparut-il aux membres de son entourage à l'état d'un Job ? Mais je ne le vois jamais enlevant son bonnet hiératique. L'homme peut se présenter nu, mais avec les attributs de sa fonction presbytérale. L'autre exemple est tiré de *La Révolte des masses*, d'Ortega y Gasset. Il raconte qu'à l'avènement de Charles III, la ville de Nijar, heureuse de cette proclamation (nous sommes en 1759), se détruisit complètement, ne se laissant pas pierre sur pierre. Le parfait dénudement est la destruction de soi-même. Jean Brun cite un conte d'Alphonse Allais. Une danseuse dansait devant un rajah. Le strip-tease terminé, des valets s'approchèrent de la saltatrice et lui détachèrent, peu à peu, la peau. À la recherche de la vérité essentielle d'un être, on ne s'arrête pas que les viscères ne soient mis à nu. Baudelaire met son cœur à nu. Les écrivains font tous, peu ou prou, de même. Les plus grands sont ceux qui se livrent avec l'art le plus parfait. Je reviens

à Caïphe. Anne Catherine Emmerich, qui fut témoin de la scène, rapporte que Caïphe prit un couteau et coupa un pan de son vêtement. Et moi qui le voyais déchirant tout ! Cette mesquinerie en dit long sur le personnage. Il portait un long manteau d'un rouge sombre orné de fleurs et de franges d'or. Il était entouré de démons. Ceci explique cela. En somme, ne se dénuée pas qui veut, lorsqu'il s'agit de témoigner. Devant son père et de nombreux témoins, saint François d'Assise se mit nu. Il offrit son sexe au regard des autres. Le témoignage est choquant. Il est le point central de la nudité.

Je me laisse emporter par la beauté du sujet, par l'intérêt aussi, du livre de M. Jean Brun. Philosophe, il écrit un livre de philosophe, mais d'une telle intensité de parole, qu'on le lit à l'emporte-pièce. D'abord, la préface, qui est un chef-d'œuvre, résumé des tendances philosophiques de l'heure. Jean Brun cite souvent Nietzsche, qui fut peut-être plus un prophète qu'un philosophe. Il applique aux philosophes d'aujourd'hui la belle formule nietzschéenne : des philistins cultivés. Tout procède de là. Nous vivons une époque de dévergondage philistin. Les hommes et les femmes cultivés n'osent pas lever la voix. Ainsi, dans le domaine qui me préoccupe, quel critique, quel maître à penser proclame hautement que la linguistique contemporaine, que l'écriture blanche qui en procède, sont le fait de l'inculture généralisée, portant le masque de

la science ? Qui dira l'ennui profond de la littérature contemporaine ? Quel Molière mettra en scène les nouveaux Trissotins, les Sarrautes, les Sollers, les Günther Grass, la fabrication prétentieuse d'une littérature au rabais ? On n'ose pas, comme si les forces de dissolution vous dévoreraient la moelle. Car la dissolution est devenue une fin en soi. Jean Brun le note à propos de la révolution et de la drogue. La révolution ne se fait plus pour rendre le monde meilleur, mais pour s'accomplir elle-même. Le spectacle d'abord. Cette vérité m'est apparue en lisant *La Cérémonie des adieux*. Sans le savoir, Simone de Beauvoir démonte le mécanisme de la pièce dont Sartre fut le principal acteur. C'est pitoyable et effrayant. Tout pour l'apparence, rien pour l'approfondissement de l'être. Entre l'être et le néant, notre « civilisation » a choisi le néant. Le vêtement correspond à l'intelligence, écrit Jean Brun. Le culte du nu qui se déploie sous nos yeux souligne la perversion de l'intelligence du siècle.

L'homme nu s'est vêtu, au fond des âges, pour se protéger des éléments. Les peaux de bêtes lui permettaient d'acquiescer les vertus de l'animal dont il avait choisi de porter la fourrure. Aujourd'hui, les vieillards se déguisent en jeunesse, l'homme pour conserver sa virilité, la femme pour séduire. Nos peaux de bêtes portent les noms de couturiers. Qui plus est, nous portons un uniforme, qui nous permet de nous intégrer dans un groupe ; plus nous rejetons notre

milieu, plus nous cherchons à ressembler aux membres du milieu auquel nous voulons adhérer. Sartre ne portait ni veste ni cravate. Il se croyait Mao, alors qu'il n'était que le bouffon du modernisme. Je ne parlerai pas du déguisement des prêtres en cravate, parce qu'ils sont marqués d'un sceau. Chacun porte le masque qu'il peut.

Le point de vue de Jean Brun est issu de la tradition occidentale la plus pure, catholique et fidèle. Il ne rejette pas l'idée de mutation ; encore faut-il qu'elle soit organique. Il demande à la civilisation d'être comme le masque, de voiler et de dévoiler. Du reste, son livre repose sur cette dialectique. Le mensonge révèle l'homme tout autant que la vérité. Le but ultime de l'organisation actuelle de la vie, c'est l'uniformisation. La science, « système de concepts nous plongeant dans le monde des uniformes », s'y emploie. Et qui dit uniforme dit uniformisation. Après ce livre, je me disais qu'au fond, il existe un complot contre l'homme. La Terre est en danger, nous dit-on de toutes parts. Peu importe à l'homme d'Occident. Il préfère croire ses vieux démons, qui lui parlent par la voix de l'hédonisme et de la violence. Une civilisation se désagrège en se moquant de ses composantes fortes. On reconnaît à ce ricanement qu'une pensée est à l'oeuvre. Je ne veux pas accuser le communisme, qui sera, lui aussi, emporté dans le maelström. Non, cela va plus loin, c'est ailleurs qu'il faut regarder. Dans *Monsieur Ouine*, Bernanos a décrit l'action

d'un de ces individus dissolvants. Dans *Les Démons*, Dostoïevski avait préfiguré Monsieur Ouine. Ses démons sont des agents actifs ; Monsieur Ouine est passif. C'est tout est consommé et que cette Pensée dirigeante sait où nous allons. En arabe, *ouine* signifie « où ». Nous ne savons pas où nous allons, mais la grande Pensée dissolvante le sait. Dissoudre, c'est atteindre la nudité.

Jean Brun cite les prophètes de notre mise-à-nu existentielle : Alan Watts, Jerry Rubin, Rounpel, Kerouac, McLuhan. Tout y passe, des drogues à la scatopsophie, qui est, qu'on le croie ou non, une sorte de sagesse intestinale. Coprophages, unissez-vous ! L'heure de la révolution scatopsophile approche. *La Nudité humaine* dénonce cette organisation de la désorganisation qui ne s'avance pas dans l'histoire le front nu, mais, comme il se doit, masqué. Ce qui effraie, dans ceci, c'est qu'on utilise le nu humain pour détruire les fondements du comportement humain. Pourtant, il y a dans la nudité une dignité qui provient de l'harmonie architecturale du corps de l'homme et de la femme. Malgré le ton pessimiste de Jean Brun, je crois que l'homme, s'il le veut, résistera à ces assauts, pour la raison qu'il est impossible de détruire la vraie nudité humaine, qui est celle du couple. L'homme n'est beau que par la femme ; la femme n'est belle que par l'homme. Contre cette unité morphologique, d'où naît toute esthétique, l'Esprit diviseur ne peut rien. Je laisse deviner comment s'appelle cet Esprit.

Relations

Suite de la page D-1

Frais émoulu de longues et brillantes études à Rome, polyglotte de surcroît, le jeune jésuite Albert Beaudry entre à *Relations*, d'abord comme secrétaire de la rédaction sous la direction de Robert Toupin, et, en 1977, il en devient le directeur. Dans la foulée de ses prédécesseurs, il y imprime une orientation fondée sur la mémoire et la recherche, la promotion de la foi, le sens de la justice et de la solidarité internationale, l'identité culturelle québécoise en tenant compte de l'apport des communautés ethniques, la place des femmes dans l'Église et dans la société.

« Nous vivons une époque éner-

M. Beaudry. On sent bien que les certitudes d'autrefois ne tiennent et ne passent plus, il nous faut alors puiser dans notre mémoire des pistes et des critères de base pour les adapter aux besoins d'aujourd'hui. Le défi de *Relations* s'inscrit donc dans cette faculté de ses rédacteurs de pouvoir analyser les grandes valeurs qui sous-tendent la société pour en dégager et en adapter les éléments qui conviennent le mieux à son progrès et à son évolution. »

Pour le seconder dans sa tâche, le père Beaudry n'a pas craint d'invoquer en nommant récemment sa sœur Gisèle Turcot, s.n.b.c., rédactrice en chef. Une reconnaissance, non seulement de la compétence de cette travailleuse sociale de formation, mais également de la place de plus en plus importante des femmes dans l'Église et la société, une question qui avait d'ailleurs été fréquemment abordée dans les pages du périodique : « De 1979 à 1987, soit 100

numéros de la revue, nous avons publié 76 articles traitant de la condition féminine », rappelle Gisèle Turcot qui a également piloté un numéro complet sur le « deuxième sexe » en mars 1986.

La rédactrice en chef se sent très à l'aise dans son travail, se disant en parfait accord avec les orientations de la revue. « La tradition de *Relations* est bien enracinée et le fait de posséder des racines constitue une richesse sur laquelle nous pouvons compter pour jeter un regard vers l'avenir. »

Dans l'immédiat, cet avenir s'incarne dans la préparation des prochains numéros de *Relations* qui traiteront de l'immigration, des jeunes, de l'environnement, d'un approfondissement du thème « christianisme et modernité » déjà abordé dans la revue. « Nous parlerons également de l'Année mariale, souligne sa sœur Turcot. Je crois que nous sommes mûrs pour aborder la questions

complexe mais réelle de Marie dans la vie de l'Église et des femmes d'ici. »

La revue *Relations* est publiée par le Centre justice et foi et subvention-

née en grande partie par la Compagnie de Jésus, ses autres revenus provenant de ses 5,500 abonnements et des ventes dans certains kiosques.

— Marie Laurier

La gloire posthume de Mikhaïl Boulgakov

MOSCOU (AFP) — *Coeur de chien*, une oeuvre satirique de Mikhaïl Boulgakov, est jouée pour la première fois depuis cette semaine à Moscou devant des salles combles.

Connu surtout pour son roman *Le Maître et Marguerite*, Boulgakov est devenu l'objet d'un véritable culte après sa mort en 1940, à l'âge de 49 ans, alors que la quasi-totalité de son oeuvre était interdite. *Le Maître et Marguerite* n'a été publié qu'en 1966.

L'escalier qui mène à l'appartement de cinq pièces qu'il occupait à Moscou et que les autorités soviétiques envisagent maintenant de transformer en musée est couvert de graffitis à sa gloire. Sa tombe au cimetière de Novodievitchi est régulièrement fleurie par ses admirateurs.

Des centaines de Moscovites n'ont pu pénétrer cette semaine dans le théâtre de jeunes où *Coeur de chien* est joué. D'autres, plus heureux, ont assisté au spectacle, qui dure trois heures et demie, debout au fond. L'oeuvre a été adaptée pour la scène par Alexandre Chervinski qui en a

renforcé l'aspect satirique en lui ajoutant des éléments d'un autre texte de Boulgakov, *Les Oeufs fatidiques*.

Selon la nouvelle directrice du théâtre, Henrietta Yanovskaya, la pièce restera inscrite au répertoire tant qu'elle aura du succès.

La pièce raconte comment un médecin et son aide, expérimentant des techniques de rajeunissement, implantent des organes humains sur un chien. Celui-ci, joué de manière convaincante par Alexandr Vdovin, prend une forme humaine et les caractères de la personne dont il a reçu les organes : un ivrogne de 24 ans ayant fait de la prison. À la fin de la pièce, l'homme-chien retrouve sa condition animale après avoir été étouffé par les médecins frustrés.

La pièce parle de sujets sérieux comme les limites de la science et la nature de l'homme mais se moque au passage de la police secrète, des comités de logement ou de la doctrine marxiste officielle.

Écrite en 1924, l'oeuvre reste d'ac-

tualité. Le physicien Andreï Sakharov a déclaré à l'AFP, après l'avoir vue en compagnie de son épouse Yelena Bonner, l'avoir beaucoup aimée et l'avoir trouvée « très profonde ».

De fait, l'assistance applaudit beaucoup. Par exemple, lorsque le docteur Philip Philippovich, qui mène une existence tranquille avec une gouvernante et une servante sous le régime soviétique, déclare : « Je n'aime pas le prolétariat » ou « Karl Marx a-t-il vraiment interdit de mettre des tapis dans les escaliers ? »

Mme Yanovskaya a déclaré à l'AFP qu'elle avait décidé de monter *Coeur de chien* avec Chervinski le lendemain de son arrivée comme directrice du théâtre de jeunes, en septembre dernier. Elle a admis qu'elle n'aurait peut-être pas reçu la permission si elle avait voulu la monter plus tôt.

Coeur de chien a été publiée pour la première fois en URSS dans la revue littéraire *Znamiya*, le 23 mai dernier, le jour même de sa première au théâtre. Pour Mme Yanovskaya, toutefois, il s'est agi d'une simple coïncidence.

Faut LE DEVOIR pour le croire!

Fernand Ouellette

Suite de la page D-1

sonnel sur la mort, Fernand Ouellette envisage évidemment sa propre mort. « Ce livre m'a changé. Pour ne pas être dépossédé de sa mort, il faut la voir venir. Il faut se battre avec elle pour arriver à l'accepter. C'est sûrement ma propre mort que j'ai regardée en face dans ces poèmes. Je l'ai anticipée. »

« Le poète ne prévoit pas la mort mais il vit le phénomène et y voit ce que les autres n'ont peut-être pas vu. Des images apparaissent pour lui. Toute une dimension de l'invisible qu'il y a dans la mort et dont j'essaie de rendre compte. C'est ce qui rend le livre difficile à vivre pour certains, sur un plan psychique. Je connais un lecteur qui a eu l'impression de vivre cette expérience à un point tel qu'il a manqué d'air en lisant ces vers haletants. »

D'ailleurs, pour Fernand Ouellette, la poésie implique tout l'être. « Il y a deux sortes de poètes, rappelle Ouellette, à la suite de Robert Graves : les apolliniens, qui travaillent surtout la forme et qui restent à l'extérieur du poème ; et les autres, qui sont les poètes de la muse, qui sont des poètes en transe, qui jouent le tout pour le tout à chaque poème. »

Cette distinction de Graves explique bien la situation de la poésie aujourd'hui, ajoute Ouellette. En effet, après 15 ou 20 ans de recul, on sait maintenant combien il y a de poètes formalistes qui ne s'impliquent pas dans le poème, qui prétendent garder une distance qui serait objective vis-à-vis de la langue. « C'est ce côté formaliste de la poésie moderne qui a tué le rapport entre le lecteur et le poème. Les gens ont décroché de la poésie parce qu'ils ne comprennent plus rien à cette chose cérébrale et formelle qui n'avait plus de rapport avec leur vie. Le formalisme est une cause de la désaffection profonde du public de la poésie. »

Mais il faut dire qu'il y a aujourd'hui un retour des poètes et du public à la poésie véritable. On parle, par exemple, en France de la « conversion à la réalité » d'un poète comme Yves Bonnefoy. Parti d'une certaine abstraction, le poète arrive à questionner la réalité. « Sans la matière du monde, il n'y a pas de poésie véritable », ajoute Fernand Ouellette.

Même Kundera, qui avait ridiculisé le poète comme être social, en arrive à parler du poème, dans son dernier essai, *L'Art du roman*. Sa re-

lation d'ironie avec la poésie a laissé place à une conception qui définit le poème comme un éblouissement et une connaissance.

« En effet, tu as l'impression de naître avec chaque poème, précise Ouellette. Tu avances dans l'imprévisible, dans de l'inconnu. En même temps, la poésie ne commence qu'au moment où l'indicible apparaît. Le poète doit aller chercher la raison secrète de ce qui est. Il lui faut regarder le monde et essayer de découvrir ce qui attend de naître. L'indicible, c'est aussi l'invisible. Dans le sens où Rembrandt peignait une lumière intérieure qu'il était le premier à voir. Car un des rôles de l'art, que ce soit en poésie ou en peinture, c'est d'essayer de révéler la lumière du monde. »

En ce sens, la poésie est une connaissance. « La poésie est une connaissance peut-être plus globale et profonde que celle des sciences exactes ou humaines, dit Ouellette. Nous sommes des êtres de langage. C'est à travers la littérature, à travers la poésie qu'on arrive à connaître davantage notre relation au monde. »

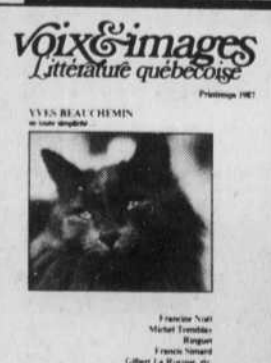
Comment se sent Fernand Ouellette dans le Québec d'aujourd'hui ? Celui qui avait jadis contribué à la rédaction du rapport Rioux sur l'enseignement des arts se déclare mal à l'aise et inquiet : « J'ai la même sensation actuellement au Québec que

celle que j'ai éprouvée à Venise, un jour, lors d'un tremblement de terre. Il y a une vibration, une oscillation. Le sol glisse sous les pieds, comme ça. On n'est pas en terrain solide actuellement au Québec. Je ne sais plus où je suis. J'ai l'impression que tout ce à quoi j'ai cru est en train d'être ébranlé. Je ne sais pas comment cela va finir à long terme. Il y a le problème de la dénatalité. Il y a celui de la langue : on sait que le bilinguisme finit par de l'unilinguisme, c'est la loi de la moyenne, c'est la loi du moindre effort, puisque nous faisons partie de l'empire américain. »

« La situation au Québec n'est pas très drôle, mais ce n'est pas désespéré non plus. Si on peut avoir le courage d'acquiescer et de consolider un certain nombre de choses, tout n'est pas perdu. Même si on n'accède pas à l'indépendance, on peut s'en tirer, comme d'autres collectivités fédérales dans le monde. Cela dépendra de nous. Qu'est-ce qu'on veut vivre ? Avons-nous assez de force pour s'imposer un certain nombre de choses ? Ou va-t-on s'avachir et tout laisser s'écrouler. J'espère que les gens vont se réveiller, que les systèmes scolaires vont donner une véritable formation. J'espère que, dans l'éducation, on va arrêter de faire de la sociologie — de « l'expression » et de la « participation » — et qu'on va enfin commencer à travailler. »

— Jean Royer

Voix & images Littérature québécoise



De la Nouvelle-France à la nouvelle barre du jour: dix-sept ans de recherches en littérature québécoise

Vient de paraître: YVES BEAUCHEMIN

Prochain no: Suzanne Lamy
Le no: 9,95\$
L'abonnement: 22,25\$ (3 nos/an)
Chèques/Visa/Master Card

Collections disponibles
Services des publications UQAM
Case postale 8888, succursale A
Montréal (Québec) H3C 3P8 Canada
Téléphone: (514) 282-6179

LA VIE D'UN ESPION EST-CE LA VIE D'UN PION ?

BRYAN FORBES

Echec à la Reine



Échec à la reine Est-ce la fin du jeu ?

À ce jeu celui qui se fait prendre se fait tuer. Dans cette partie, Londres ne mène pas car Moscou est un adversaire redoutable. Pourquoi ces assassinats : cette vieille femme impotente dans un hôpital de riches séniles ? Cette prostituée ? Ce diplomate ? Les pièces tombent le jeu se resserre. Alec Hillsden va traquer la vérité... terrifiante.

Forbes livre les plus noirs secrets des services secrets.

Échec à la reine, le roman d'espionnage de l'été.